

Ni dieux ni paramètres

Ronald Creagh

« J'arrive du Moyen Âge ». Je suis né en 1929 à Alexandrie en Égypte et j'ai vécu dans une petite ville où il y avait encore à l'époque des fiacres et des allumeurs de réverbères.

C'est dire si j'arrive vraiment du Moyen Âge ! Cette petite ville s'appelait Port-Saïd, c'était une ville où vivaient dix mille Européens et à peu près quatre-vingt-dix mille Égyptiens. Les dix mille Européens formaient ce qui s'appelle *la ville* et les quatre-vingt-dix mille autres, ce qu'on appelle le village. La différence était évidemment que nous [*les Européens*] habitions des maisons de style colonial, de un à trois étages en général, alors que les Arabes vivaient dans ce que nous considérions comme des taudis.

Mamère était, je pense, libanaise d'Alexandrie, mon père était fils d'un Anglais de Londres mais lui-même était né à Port-Saïd. J'ai été élevé en fait par la mère de mon père, qui était Sicilienne et qui tenait, comme toute bonne « *mamma sicilienne* » tout le train de la maison. Elle estimait que ma mère n'était pas digne de nous élever et que, par conséquent, ce devoir lui incombait.

Jedois donc parler quand même deux minutes de ma grand-mère, parce qu'elle a joué un rôle essentiel dans mon enfance. C'était une personne très cultivée, qui gagnait sa vie en donnant des leçons de piano. Elle avait vécu plusieurs

années en Angleterre avec son mari. Ils étaient retournés en Égypte, pour des raisons que j'ignore, et elle avait été abandonnée par son mari quelque temps après la naissance de mon père. Enfin, c'était une personne qu'on qualifierait aujourd'hui de « grenouille de bénitier ». Elle allait tous les matins à l'église et, comme je couchais dans la même chambre qu'elle, je l'ai accompagnée tous les matins dès ma plus tendre enfance, et cela pendant quatre ans ou cinq ans, pour aller à la messe. Je dois dire que j'étais fasciné par les lumières des bougies. J'ai donc été élevé de manière extrêmement rigide et stricte, dans une famille où ma grand-mère était très catholique et où je suis l'aîné de trois enfants.

Ma sœur a trois ans et demi de moins que moi et mon frère a trois et demi de moins que ma sœur. Mon petit frère a été prénommé Frank en l'honneur du général Franco, ce qui donne une petite indication des idées de la famille, encore que ce n'était pas si politique que cela. Mais comme le pape avait embrassé le drapeau de Franco, du coup, avec une telle bénédiction, on ne pouvait faire que cela. Ainsi, je suis allé faire mes études à Port-Saïd, au collège Sainte Marie, tenu par les Frères des écoles chrétiennes, et ce jusqu'au bac que j'ai passé à seize ans. Après le certificat d'études, j'ai eu un petit diplôme de comptabilité, alors que j'étais nul en comptabilité, mais j'étais « premier » malgré tout parce que dans toutes les autres matières, j'étais le meilleur. En fait, après avoir passé la première partie du bac en juin, comme cela se faisait à l'époque, en classe de première, mon père a décidé qu'il fallait que je travaille pour gagner ma vie sans terminer mon bac.

Que faisait ton père à cette époque ?

Mon père était employé de bureau, à la société *Worms*, à Port-Saïd. Cette succursale avait une triple fonction de *shipchandler* pour les bateaux, en particulier la Compagnie des messageries maritimes, mais aussi pour les bateaux anglais et autres qui passaient. C'est-à-dire qu'on s'occupait de leur assurer des provisions, de remplir toutes les formalités administratives et, accessoirement, de représenter les consuls de Belgique et des Pays-Bas. Mon père était petit comptable et là il était exploité régulièrement car je suppose qu'il n'a jamais eu de promotion au cours de ses décennies de travail.

Mais j'ai donc d'abord commencé par occuper un poste au consulat britannique où je délivrais des passeports. Je mettais les tampons, j'ai même eu un copain de classe qui voulait que je lui en fasse un et je ne sais pas comment j'ai pu résister, à seize ans, à cette tentation, car j'aurais pu lui donner absolument tout sans aucun problème.

Le poste au consulat était provisoire et mon père a préféré me faire entrer là où il travaillait et où il était lui-même exploité. À partir de ce moment-là, je me suis vu, à seize ans, dans une ville particulièrement ensoleillée comme peut l'être Port-Saïd, dans un coin de bureau sombre, travaillant avec une lampe électrique et une machine à écrire. Et je me suis vu passer toute ma vie devant cette machine à écrire (qui n'était pas électrique d'ailleurs) et je me suis dit : jamais !

Quelle nationalité avais-tu à ce moment-là ?

J'étais britannique, nous avions tous un passeport britannique.

Tu dis que « tu t'es vu passer »... Comme si tu avais vu passer le film de ta vie devant toi...

En effet, j'ai anticipé mon sort et je me suis dit : « Non ! »

Je dois dire aussi qu'une autre expérience importante dans ma vie, a été la guerre. J'avais dix ans quand la guerre [de 1939] a éclaté et, étant donné que j'avais une grand-mère italienne d'un côté et un père anglais de l'autre, c'est-à-dire des gens de camps différents, ça a représenté quand même une expérience assez particulière. Ce qu'il y a surtout et qui m'a fortement marqué, ça a été les bombardements. Port-Saïd a été terriblement bombardée mais, heureusement pour nous, la plupart des bombes sont tombées dans la mer. Je pourrais te raconter là-dessus des tas de souvenirs, mais bon...

J'ai quand même été très marqué par ça, comme on imagine qu'un gosse de onze, douze ans peut l'être, et du coup, j'avais pour passion la lecture des batailles d'aviateurs allemands contre les aviateurs anglais, et je m'intéressais aussi aux championnats de boxe entre Anglais et Allemands !

Pourtant, j'étais le plus pacifique et le plus timide qui soit parmi les autres enfants.

Depuis ce moment-là, je garde en horreur, dans la peau, tout ce qui est brutal et militaire. Enfin, je suis très fier de dire que je n'ai jamais tenu un revolver dans les mains ni un fusil, même s'il m'est quelquefois arrivé d'avoir envie de tuer des gens : notamment des collègues ! *[Rires]*

J'ai donc travaillé dans cette société où était mon père et je m'occupais en particulier du service des passagers des bateaux. Je me souviens que je tenais dans mes mains des sommes d'argent incroyables pour un jeune de seize, dix-sept ans. À ce moment-là, j'avais quand même retenu la leçon de mon père me

disant que dans la vie l'intelligence et la culture étaient des choses très importantes ; l'essentiel c'était de pouvoir gagner sa vie par son cerveau et non pas comme un ouvrier avec ses mains et ses bras. Il exprimait par-là une espèce de fierté en faisant une distinction très nette entre ouvrier et employé. Ce dernier se considérant dans un certain sens comme un bourgeois. Effectivement, j'ai vécu dans une famille dans laquelle la culture tenait une place importante. Je me rappelle avoir lu Corneille, Racine, Molière à douze ou treize ans...

En français ?

Oui, car je fréquentais une école où l'enseignement se faisait en français. Mais y venaient des enfants de toutes les nationalités. À l'époque, à Port-Saïd, il n'y avait pas d'école britannique, c'est pour ça que j'ai été dans une école française. Alors qu'avec la guerre ils ont ouvert une école britannique et mon père a tenu à ce que mon petit frère aille plutôt dans cette école, bien qu'elle fût tenue par « les protestants ».

En fait, mon père, qui était né à Port-Saïd, avait eu aussi une éducation française et ma mère également. Le français faisait donc tout autant partie de notre vie que l'anglais. L'anglais que nous parlions était déjà obsolète à l'époque et puis j'avais aussi des copains italiens avec qui on parlait italien. Mais je n'étais pas aussi dégourdi qu'eux parce que la plupart de mes camarades parlaient aussi l'arabe et un certain nombre d'entre eux connaissaient également le grec. En fait, l'enfant moyen devait connaître cinq langues à Port-Saïd, alors que moi je n'en connaissais que trois, et je ne peux donc pas me considérer comme quelqu'un de réellement polyglotte.

Il faut que je dise aussi, parce que je crois que c'est très important, que je ne comprends pas l'Arabe. Cela signifie qu'on était vraiment dans deux univers différents, celui des Européens et celui des Arabes. En fait, on employait d'autres mots pour les désigner, d'ailleurs beaucoup plus péjoratifs, comme par exemple « les bicots »... Il n'y avait pas de racisme, je ne crois pas, mais il y avait un certain mépris envers eux, parce qu'on les considérait comme des gens incapables d'organiser quoi que ce soit, des fainéants qui passaient leur temps assis par terre sur les trottoirs à se nettoyer les ongles des pieds. Voilà l'image que nous avions des Arabes ! Mais on peut dire que, pratiquement, je n'ai pas fréquenté les rues, parce que « c'était le territoire des voyous », disaient mes parents. J'ai donc été élevé, pour ainsi dire, dans ce culte de la culture et dans un milieu très religieux. Je l'ai été moi-même aussi et très profondément. Je jouais d'ailleurs du violon dans la cathédrale de Port-Saïd, tous les dimanches, au moment de l'élévation et à d'autres moments solennels de la messe. Avant

la guerre, mon père avait joué quant à lui avec l'orchestre de la *Casa d'Italia*, dans des locaux qui étaient gérés à l'époque, évidemment comme chacun sait, par les fascistes.

La guerre vous a quand même marqués, mais quels types d'activité avaient les jeunes garçons comme vous à Port-Saïd, au-delà de l'école et de l'église ?

Eh bien moi, je faisais énormément de basket et de football. En fait, même quand par la suite je suis parti travailler, je retournais à l'école pour jouer au basket et au football, et puis bien entendu, à Port-Saïd, le grand truc c'était la natation. Nous passions au moins quatre mois par an dans l'eau plus que sur la plage. Je me rappelle aussi quand je travaillais au bureau où on faisait une pause à midi et puis on reprenait à trois heures de l'après-midi. Alors, je traversais le canal de Suez pour aller rejoindre le club nautique pour aller nager. Je me souviens que quelques fois on s'amusait à traverser le canal de Suez à la nage. On peut ainsi dire qu'à l'époque j'allais souvent à la nage de l'Afrique en Asie [*Rires*].

Y avait-il des cinémas à Port-Saïd ?

Oui, il y avait des cinémas. Alors là, pour moi, ça a été aussi la grande révélation, un peu parce que je ne suis pas allé au cinéma avant un certain âge, puisqu'on me l'interdisait, évidemment. En plus, on était élevé de manière strictement séparée, les garçons et les filles bien entendu. Il n'y avait pas d'école mixte pour nous, enfin pour moi ! Il y avait bien le lycée français qui était mixte mais, pour cette raison justement, il était hors de question d'y être inscrit ! Et en plus, aux yeux de ma grand-mère, il était athée...

Il y avait donc le cinéma, et j'y suis souvent allé. Une autre chose dont je me souviens, c'est que la fin de la guerre a apporté un élément qui a été pour nous un sujet d'émerveillement, le néon. Tout à coup, on a vu toute la ville illuminée, il y avait vraiment une débauche de lumières dans toutes les rues, enfin dans les rues commerçantes, bien sûr. L'un de nos autres passe-temps consistait à flâner dans les rues et à regarder les filles, comme on le fait à cet âge-là... Enfin, vu que j'étais collectionneur de timbres, j'allais voler des timbres dans un magasin qui en vendait... avec discrétion naturellement !

Te rappelles-tu d'un film en particulier, que tu aurais vu à ce moment-là ?

Oui. Par exemple que nous avons vu l'actrice Shirley Temple, laquelle avait causé un grand émoi sexuel chez mes copains. Moi j'étais plus jeune qu'eux, parce que j'étais souvent avec des jeunes qui étaient plus âgés que moi à l'école,

donc je n'ai pas très bien compris pourquoi ils avaient ressenti un tel émoi. Et puis j'ai vu Blanche-Neige et des choses comme ça. Ensuite, on a vu aussi quelques films américains, les films de Hollywood avec les grandes vedettes, mais je n'en ai pas de souvenirs particuliers. C'est-à-dire que pour nous, le cinéma c'était une fête. Nous allions voir le film et on le prenait au premier degré, en le vivant au premier degré. On ne le regardait pas avec du recul. C'était une fête d'aller avec des copains voir un film ! Le cinéma, à l'époque, c'était autre chose que ce qu'on a aujourd'hui. Je me souviens d'être un jour allé au Caire dans une grande salle de cinéma. Je crois qu'il s'appelait le Kursaal, un peu comme la grande salle de cinéma qu'il y a Paris, le Grand Rex. Là, on était assis dans des fauteuils qui nous paraissaient d'un luxe extrême. C'était une salle qui était d'ailleurs inclinée, justement non pas de sorte que les sièges les plus en arrière soient plus hauts, mais plus bas, on était donc vraiment très confortablement assis, et puis on pouvait aussi fumer dans cette salle. Il y avait alors une première partie pendant laquelle était projeté un documentaire ou autres choses. Puis il y avait l'entracte, au cours duquel quelqu'un jouait de l'orgue électronique. Et ensuite, on avait le film. À Port-Saïd, on n'avait pas ce luxe-là, mais il y avait quand même un peu cette ambiance de fête le samedi, qui était assez extraordinaire.

Est-ce que vous aviez la radio chez vous ?

Ah, oui ! La radio a représenté quelque chose d'extrêmement important dans ma vie, parce que nous avions les ondes courtes. Je passais des heures et des heures à changer les stations des ondes courtes pour essayer d'avoir des nouvelles de la guerre. Évidemment, comme il y avait la guerre et que nous avions les Allemands à deux cents kilomètres de Port-Saïd, c'était quand même quelque chose de capital. D'ailleurs, j'avais une grande carte sur laquelle j'avais reporté les différents fronts, ceux d'Europe en particulier, et où je signalais avec des petits drapeaux les avancées ou les reculs des troupes. Nous écoutions alors la BBC. Je dois dire que pour moi, la radio a été quelque chose de très, très important. Elle a joué un rôle essentiel, d'ailleurs, lors de mes crises de mélancolie, lorsque j'écoutais de la musique allongé sur une chaise longue, en regardant du balcon les étoiles et la lune, et que je me laissais transporter par la nostalgie. Le violon aussi m'a beaucoup aidé dans mes crises d'amour... comment dit-on... « sans écho » ! N'est-ce pas ? *[Rires]*.

Outre tes activités sportives, aimais-tu la lecture ? Et que lisais-tu ?

Oui, je lisais beaucoup et je lisais très vite. Mais il est vrai aussi que je savais toutes les descriptions. J'ai beaucoup lu Jules Verne¹ – enfin je parle de lectures dont je me souviens – et puis il y a un autre auteur ; à l'époque il était très connu, Paul Féval, qui était un réactionnaire, qui racontait des histoires de Chouans. Je me souviens du sujet d'un de ses livres : *Les révoltes des chouans contre la révolution française*. Voilà.

Je dois dire d'ailleurs aussi, là-dessus, quelque chose à propos de l'enseignement que j'ai eu à l'école, parce qu'aujourd'hui je me rends compte que pour avoir vraiment un esprit critique, il faut avoir étudié le siècle des Lumières et l'avoir étudié. Et moi, je ne suis pas passé par le siècle des Lumières. En effet, la seule chose que j'ai connue du siècle des lumières à l'école, c'est que Voltaire était anti-religieux, et qu'il avait dit « écrasons l'infâme ». C'était la seule chose que je savais de lui. Et également que Jean-Jacques Rousseau avait écrit un livre sur l'éducation, mais qu'il avait mis ses enfants dans un orphelinat. Voilà tout ce que j'ai eu comme initiation à l'esprit critique et au siècle des Lumières.

Lisais-tu aussi des journaux ou des périodiques et lesquels ?

Certainement. J'achetais un journal qui s'appelait « Cœur Vaillant », dans lequel il y avait Tintin et Milou.

Et puis, il y avait, toujours de Hergé, *Les Aventures de Jo, Zette et leur singe Jocko*, qu'on recevait avant-guerre. J'avais neuf ans quand je le lisais et, après guerre, on l'a revu de nouveau. Je l'attendais d'ailleurs avec impatience. Parce que jusqu'en 1941, il y a quand même quelques numéros que nous n'avons pas reçus. Je ne sais pas comment ils arrivaient, mais c'était en tout cas avec beaucoup de retard. Il est vrai aussi que j'avais d'autres activités, avec le mouvement des *Cœurs vaillants* notamment, qui était une espèce de patronage où je passais aussi beaucoup, beaucoup de temps. Normalement, on le fréquentait jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, alors que moi j'y suis resté jusqu'à seize ou dix-sept ans. Ici, je jouais un peu un rôle d'animateur, de moniteur. Nous avions pas mal d'activités dans ce groupe et c'était donc assez prenant.

1. Cf. aussi les témoignages d'Amedeo Bertolo, d'Eduardo Colombo et de Marianne Enc-kell...

Quand ton père est-il décédé ?

Mon père est mort il y a une dizaine ou une quinzaine d'années. Je ne souviens pas exactement de la date de sa mort, ni d'ailleurs de celle de ma mère...

Tu travaillais donc avec ton père ; mais combien de temps as-tu passé à travailler avec lui ?

Jusqu'à dix huit ans et puis j'ai dit : « Je pars en France ! » Parce qu'à l'école on m'avait appris à aimer la culture, et la meilleure évidemment, on la trouvait en France. Et la capitale de la France étant Paris, je suis donc parti donc pour Paris à dix-huit ans. Une fois arrivé là-bas, j'ai fait un tas de choses différentes avant de reprendre mes études à trente-cinq ans, âge auquel je me suis inscrit à l'Université. Je n'avais pas le temps puisque je travaillais et puis, je ne savais pas que l'on pouvait la faire par correspondance.

Avant d'en arriver à tes dix-huit ans, juste un mot encore. À cette époque, tu étais donc en possession d'un passeport britannique en Égypte, tu parlais italien et tu avais une culture française, comment te considérais-tu ?

Eh bien, je me sentais anglais parce que notre père insistait beaucoup là-dessus et j'ai quand même été profondément marqué par ça, même si je n'ai ni le type ni l'accent anglais. J'ai quand même été très marqué par l'humour britannique, mon père et ma mère passaient leur temps à déplorer l'absence de gazon, de pelouses et de cette verdure qu'on trouvait en Angleterre. On avait fait plusieurs voyages dans ce pays parce que mon père avait deux ou trois mois de vacances tous les trois ans et nous partions alors en Europe. C'était donc un voyage régulier mais, pour mes neuf ans, on est allé visiter les montagnes du Liban.

Donc, tu te sentais quand même britannique ?

Oui, je me sentais britannique. Il faut dire que, parmi la population de Port-Saïd, il y avait des couches sociales assez diversifiées. La plus haute était représentée par les Français et les Anglais qui travaillaient au Canal de Suez avec la compagnie du même nom ; ensuite, il y avait les Italiens puis, encore en dessous, il y avait les Grecs et, tout à fait en bas, il y avait les Arabes. Il y avait aussi un groupe important mais qui se situait plutôt parmi les Britanniques que parmi les Italiens, c'étaient les Maltais. Et puis il y avait aussi des Chypriotes mais eux ils étaient évidemment avec les Grecs.

La fin de la guerre et la Libération, tu les as donc vécues là-bas. Hormis le développement du néon, n'y a-t-il pas eu d'autres aspects de cette période qui t'ont marqué ?

La guerre nous avait mis en contact avec des troupes britanniques. Ma mère fréquentait quelques militaires et mon père a fait du service pendant la guerre. Il a été mobilisé, mais sur place, parce qu'il avait trois enfants et cinq personnes à charge. Il y a d'ailleurs laissé une partie de sa santé. La seule chose que la fin de la guerre ait apportée, c'est qu'on n'avait plus le couvre-feu...

Tu ne l'as pas vécue comme une sorte de libération ?

Non !

C'est simplement un passage d'un moment à un autre, mais la vie continue...

En fait, je pense que ce qui s'est passé, c'est que nous avons tout à coup commencé à entrevoir la société de consommation, même si alors ça ne s'appelait pas comme ça, et puis ça n'était encore que les tout débuts. Mais est apparu le nylon, par exemple, ce qui était déjà une nouveauté.

Et sinon, pendant la Deuxième guerre mondiale, est-ce que vous considériez les nazis comme les méchants et les autres comme les bons ?

Non, ça ne se posait pas comme ça. Je me rappelle qu'au moment des bruits sur l'éventualité d'une guerre, nous avons eu un de ces grands repas de famille où participaient des cousins, des oncles et des tantes italiens. C'était donc la fête puisqu'ils étaient là. Ce dont je me souviens très bien, c'est la conversation qu'il y a eue et tout le monde qui disait : « Oh ! Avec les moyens techniques modernes, ça ne va pas durer longtemps, cette guerre va passer très vite. » Ma grand-mère, au contraire, disait : « Non, non, ça va être extrêmement long ! » Et puis, à un moment donné, je ne sais pas qui mais quelqu'un a dû faire quelques remarques à propos de l'Angleterre et ma grand-mère, en s'adressant à mon père, lui a dit : « N'oublie pas que je suis italienne ! » D'autre part, pendant la guerre, nous avons eu des amis qui se sont retrouvés dans des camps de concentration, enfin des camps d'internement italiens, et mon père a reçu et logé chez nous la femme de l'un de ses amis qui était italienne. En fait, on était une société beaucoup trop mélangée pour ne distinguer les choses qu'en noir et blanc. On n'a pas eu non plus tellement de sentiments particuliers à propos des Allemands ; je veux dire que c'était une guerre, point final. Il s'agissait de savoir qui se battait ou pas... mais bon, le mot *nazi*, je ne sais pas même pas si, à l'époque, il m'a particulièrement frappé. Par contre, là où j'ai eu le choc de ma vie, c'est quand pour la première fois dans les actualités, au cinéma, on a vu l'arrivée des soldats dans les camps de concentration et la sortie des prisonniers de ces camps ; là, j'ai eu un de ces chocs dont je ne me suis jamais

remis, comme pour les bombardements. Quand il y a de gros orages, j'ai toujours l'impression que des avions sont en train de nous bombarder... J'ai vu aussi, à propos de films, car il y en avait quand même beaucoup sur la guerre, tout comme des documentaires, un film qui s'appelle « La bataille d'Al-Ameïn », mais ça m'a plutôt cassé les pieds, parce que c'était tout le temps de la canonnade. La canonnade tenait lieu de scénario.

Suite à ce choc provoqué par ces images de prisonniers libérés de la guerre nazie, as-tu fait quelque chose de particulier ?

Non. J'ai eu un choc... mais je n'ai pas pensé à imputer la faute à qui que ce soit... J'ai simplement eu ce choc. D'ailleurs, à l'époque, ça ne m'a pas frappé particulièrement qu'on ait dit qu'ils étaient juifs ou pas. Il faut dire que moi, j'avais des copains juifs avec qui je m'entendais très bien, mais qu'il y avait quand même un certain antisémitisme latent et qui se manifestait par exemple à travers les petites histoires que l'on se racontait sur eux, mais il ne faut pas exagérer non plus. Parce que, comme pour les histoires sur les juifs avars, à la maison nous en racontions aussi sur les Écossais. Je veux dire par-là que nous racontions sur eux à peu près le même genre d'histoire. Donc, même si on avait une espèce de sentiment de supériorité, je ne crois pas que c'était vraiment d'ordre racial. Par contre, c'est vrai que nous avions en classe un enfant souffre-douleur qui était juif. Mais un de mes meilleurs copains était juif, lui aussi. Probablement notre souffre-douleur était-il d'un milieu plus pauvre et, vu qu'il venait souvent tondue à fond à l'école, on se moquait de lui. De son côté, il essayait de se défendre en nous faisant des grimaces.

À dix-huit ans tu es « britannique » et tu choisis d'aller à Paris. Pourquoi ? À cause de la culture ?

Oui, parce que nous devions partir : vers 1947, la situation en Égypte devenait absolument intolérable pour les Européens. La situation était déjà très, très difficile et on avait d'ailleurs assisté aux premières manifestations de rues. Je me rappelle qu'un jour, nous avions fermé les volets de la maison et regardions à travers les petites ouvertures ce qu'il se passait dehors et on a remarqué que des pierres étaient lancées à gauche et à droite. Ce jour-là, mon père a très bien compris qu'il n'y avait aucun avenir possible en Égypte, aussi bien pour lui que pour ses enfants. Alors il a décidé de partir en Australie, parce que la situation à ce moment-là en Angleterre, après la guerre, était quand même extrêmement difficile et, d'autre part le climat posait quelques problèmes. De plus, il savait aussi que le gouvernement anglais aiderait ses ressortissants à émigrer vers

l'Australie. Quant à moi, je n'avais absolument pas envie d'aller dans un trou perdu, parce que c'était ça l'Australie à l'époque ! C'était loin de tout et moi j'étais trop imprégné de culture française... Je crois que c'est la culture, l'intelligence, qui ont structuré ma personnalité, de même que pour d'autres ça a pu être la chasse ou la pêche. Pour moi, je le répète, c'est la culture et le travail de réflexion. C'est pour ça que je suis venu en France...

Enfin, je n'ai jamais pensé un seul instant m'installer en Angleterre mais en France, parce que j'étais tout à fait à l'aise avec la langue française, ce qui rendait les choses beaucoup plus simples.

Je suis donc arrivé à dix-huit ans et, comme je l'ai déjà dit j'ai fait diverses choses jusqu'à mes trente ans, c'est-à-dire lorsque j'ai repris mes études. Aujourd'hui je préfère sauter cette période...

Soit. Dix-huit ans après ton arrivée en France, que s'est-il passé ?

À ce moment-là, j'ai appris par un copain qui s'occupait d'orientation professionnelle, qu'on pouvait faire des études à l'Université par correspondance. C'était quelque chose dont j'avais souvent rêvé et finalement, à près de trente ans, vers 1957, j'ai commencé à suivre des cours sans rencontrer les professeurs. À cette époque-là, il n'y avait pas de contrôle continu et donc ce n'était pas nécessaire. Pour certaines matières, j'ai fait la connaissance des professeurs au moment des examens. Les seuls cours que j'ai vraiment suivis de très, très près, ça a été les cours à la Sorbonne, de Georges Gurvitch et de Raymond Aron. D'ailleurs j'ai passé un oral avec ce dernier et je me souviens que je l'ai tout le temps contredit. Quant à Gurvitch, il m'a très profondément marqué.

Je comprends qu'à cette époque, à la fois tu travailles et tu es inscrit à la faculté. Mais en quoi t'es-tu inscrit ?

J'avais envie, je mourrais d'envie de faire de la philo mais, évidemment, il n'y avait pas de débouché.

D'autre part, je considérais aussi que pour faire de la philosophie, il fallait connaître le grec pour mieux comprendre la philosophie grecque, et l'allemand pour la philosophie allemande. Alors je me suis dit : « Tu ne feras rien de sérieux et de solide dans cette matière ! » C'est ainsi que je me suis finalement inscrit en sociologie. En plus, je pensais qu'en empruntant cette voie j'aurais eu un peu plus de débouchés. J'ai donc passé la propédeutique puis ma licence de sociologie à Paris, à la Sorbonne.

C'est là que j'ai rencontré un groupe qui a eu quand même une grande influence sur moi. Ces personnes étaient plus ou moins proches ou militants de la Ligue communiste révolutionnaire, enfin ils gravitaient autour du périodique *Rouge*, disons des trotskistes. J'ai beaucoup travaillé avec ces personnes parce que c'était l'année où il y avait eu l'introduction des mathématiques nouvelles, avec les théories des ensembles, etc. Des choses que l'on n'enseignait pas auparavant ! Cela fait qu'en réalité, à la place de la sociologie, nous avons fait beaucoup plus de mathématiques : du coup, il me fallait plus de temps pour suivre et apprendre les cours. Je me souviens de vacances de Pâques que nous avons passées tous ensemble avec ce groupe, je ne sais plus où mais probablement dans la propriété de l'un d'entre-nous qui avait les moyens. Parmi les personnes qui participaient à ce groupe, il y avait en particulier les deux filles du philosophe du personnelisme chrétien, Emmanuel Mounier [1905-1950]. Avec les membres de ce groupe, nous avons entretenu des liens solides...

Lorsque j'ai repris les études, j'ai passé la première année de propédeutique par correspondance et puis j'ai fréquenté la fac normalement pendant l'année de licence que j'ai faite à Bordeaux, où j'ai suivi des cours de droit, d'ethnologie mais aussi de basque, une matière en option qui nous servait à faire une dictée dans cette langue. Après cette licence en sociologie, je me suis inscrit à l'École pratique des hautes études, à Paris, où j'ai travaillé sur la sociologie des religions avec Gabriel Le Bras, qui est un peu considéré en France comme le fondateur de la sociologie des religions. Il y a eu auparavant bien sûr d'autres sociologues comme Max Weber mais ils réfléchissaient plutôt sur les grandes théories d'ensemble, alors que Gabriel Le Bras faisait du pratico-pratique, du descriptif, de la distinction entre militant, sympathisant, etc. Enfin, j'ai obtenu ma maîtrise et j'ai décidé de préparer ce qu'on appelait à l'époque une thèse de troisième cycle. J'ai donc choisi ce professeur Le Bras comme directeur de cette recherche dont le sujet était : « La libre pensée aux États-Unis ».

Avant de nous en parler, j'aimerais que tu nous dises un peu s'il y avait un décalage entre un étudiant de ton âge, qui avait dépassé la trentaine, et les autres beaucoup plus jeunes que toi ?

De toute façon, je peux te dire que depuis toujours, je me suis senti en décalage avec tout le monde. Que ce soit avec ma famille ou les gens qui me sont moins proches. J'ai toujours eu l'impression de n'être qu'une comète, dans un autre cosmos. C'est vrai que j'ai senti ce décalage par rapport à l'âge mais ce n'était qu'un décalage parmi des milliards d'autres.

Par exemple, est-ce qu'au niveau de la mentalité, des sentiments, des désirs...

Si je devais comparer la France à l'Égypte, plus précisément les milieux français et égyptien que j'ai connus, il y a deux choses qui m'ont beaucoup frappé. Quand je suis allé les premières fois au cinéma en France avec des copains, il y avait autant d'avis sur le film que le nombre de personnes avec qui j'étais allé le voir ! Je dois dire que j'ai été interloqué parce que je n'étais pas habitué à ça, étant donné que je vivais les films à un niveau primaire ! La deuxième chose qui m'a frappé, c'est que nous étions beaucoup plus ouverts à la politique, en Égypte, qu'on ne l'était en France. C'est-à-dire que, même à quinze, seize ans, on savait qui était le premier vice-Premier ministre du Pérou, qu'il allait y avoir une crise au Kamtchatka et que les relations entre tel et tel pays n'étaient pas bonnes. Nous lisions les journaux tous les jours, nous discussions beaucoup de politique. En fait, dans nos discussions il n'y avait que trois sujets intéressants : la politique, le sexe et la religion. Ici, en France, j'ai été au contraire frappé de l'esprit chauvin que j'ai pu trouver chez les gens. Ça m'a beaucoup, beaucoup surpris et déçu.

C'est-à-dire que lorsque tu es arrivé en France, tu disposais d'informations politiques, mais tu n'avais pas d'options politiques ?

Non, non, je n'avais aucune option politique du tout !

Donc là, tu es quand même légèrement en décalage, ou complètement en décalage, et tu rentres un petit peu dans ce petit groupe trotskiste. Je voudrais savoir pourquoi et comment ça s'est fait.

Parce qu'il y avait un esprit d'équipe, il y avait aussi beaucoup d'ambiance, de camaraderie : on organisait des soirées ensemble, parce que c'était un groupe qui s'était formé pour faire, entre autre chose, de l'escalade dans la forêt de Fontainebleau. Un des garçons du groupe s'est tué et je crois que c'est la seule fois que cela arrivait dans cette forêt au cours d'une escalade. Ce garçon était le fiancé d'une des filles. Et ça, ça a resserré énormément les liens du groupe. Et puis j'ai trouvé aussi qu'il y avait vraiment des relations humaines, c'est-à-dire des vraies relations interpersonnelles ; ce n'était pas simplement un groupe politique ni un simple réseau affinitaire, parce qu'il était ouvert sur l'extérieur. Mais là où ce groupe m'a influencé, c'est sur le plan politique. Par exemple quand il s'y disait, vers 1965, au moment de la guerre du Vietnam, que les États-Unis allaient perdre cette guerre... Mais moi je leur dis, c'est impossible, il y a une trop grande puissance, il y a un trop grand décalage. J'avais vu, n'est-ce pas, des Français partir pour la guerre d'Indochine, et quand on voyait les bateaux qui les transportaient, on se disait que c'était pas possible qu'ils gagnent la guerre,

parce que ces bateaux des Messageries maritimes qui les transportaient étaient déjà tellement croulants ! D'ailleurs, le bateau sur lequel je suis moi-même venu ici en France, c'était le *André Lebon*, je crois, et un navire similaire s'est cassé en deux dans la Méditerranée quelques années plus tard². Donc pour moi, c'était une chose absolument évidente que la France perdrait ses colonies. Mais pas l'Amérique ; et c'est parce que les États-Unis ont perdu la guerre du Vietnam que je me suis dit que l'argumentation des gens de gauche, leur raisonnement, méritaient d'être pris en considération. Il y avait là quelque chose, une analyse politique qui était sérieuse et c'est ça qui, dans un certain sens, a été ma première véritable initiation à une réflexion politique.

Outres ces discussions, ce groupe avait-il une activité politique ?

Je ne sais pas. Je pense que oui. Je pense qu'il diffusait des tracts, des journaux.

Mais tu ne te rappelles pas ?

Moi, je n'y participais pas...

Donc tu participais à ces escapades.

Voilà. On se retrouvait pour les ballades du dimanche et des choses comme ça.

Avant de poursuivre sur ton itinéraire, tu as dit que Gurvitch t'avait donc en quelque sorte influencé, pourquoi ?

Oui, beaucoup...

On dit qu'il était un peu bourru...

Ah ! Il était surtout extrêmement misogyne ! J'ai vu des filles qui pleuraient parce qu'il les collait systématiquement à l'oral.

Pourquoi ?

Je ne sais pas. Je me rappelle d'une séance inaugurale où tous ses anciens étudiants étaient venus l'écouter ; ils travaillaient à la recherche. Il a commencé par les insulter collectivement en disant que le type de travail qu'ils faisaient ne

2. Le *André Lebon* a été vendu aux enchères en 2004 pour 1,99 Euros ! Quand on pense qu'il m'a transporté en 1948, et qu'il n'était pas tout jeune, cela en dit long sur la durée de ces navires...

valait rien du tout. Qu'ils imitaient les Américains avec leur sociologie purement empirique et descriptive, alors que les Américains commençaient à considérer qu'il fallait peut-être passer un peu à la réflexion et à la théorie. Néanmoins, il n'y avait aucune attaque personnelle envers les étudiants. Je me rappelle aussi d'une autre fois où il y avait eu un exposé d'un étudiant sur l'un de ses livres, et comme l'étudiant en faisait un peu la critique, il lui a dit : « Vous n'avez pas à faire ma critique, je la fais continuellement moi-même. Je n'ai pas besoin de vous pour ça ! » Quelque chose de ce genre... Enfin... ce n'est pas exactement ce qu'il a dit... Mais en gros, ce qu'il voulait dire, c'était qu'il se remettait continuellement en cause et donc il y avait pas besoin des critiques des autres !

Il est vrai que, comme sociologue et philosophe, il était en guerre contre pratiquement tout le monde, excepté, pour des raisons que je n'ai jamais comprises, avec Raymond Aron puisqu'ils se respectaient mutuellement. Il avait des amphithéâtres absolument archi pleins : je veux dire que, quand on arrivait en retard, il fallait s'asseoir par terre, parce que c'était fou quoi. Mais, pour répondre à ta question, je peux dire que j'ai toujours vécu avec un esprit de contradiction, j'ai toujours eu « l'esprit de contradiction » comme on me disait quand j'étais petit, j'avais très sale caractère, j'ai d'ailleurs toujours ce sale caractère.

Non, il s'est bonifié quand même un peu ! N'est-ce pas ?

Je le cache, je le cache ! Je pense que dans la vie quotidienne les gens en souffrent, mais comme ils savent que, dans le fond, je suis bon, ils ne prennent plus trop ça à la lettre. Je suis quand même hyper critique moi-même.

Pour revenir à Gurvitch, quand il parlait, je buvais ces paroles comme du petit lait, je considérais ses propos comme pratiquement tous bons, et comme j'ai fait de la sténo, je prenais tout ce qu'il disait mot à mot.

Quand je revenais chez moi ensuite, je tapais le texte pour avoir le texte écrit, je peux donc me vanter, je crois, d'être l'une des personnes qui ait le mieux compris la pensée de Gurvitch.

Donc il y a Gurvitch, mais on reviendra peut-être un peu plus loin après sur les personnes qui ont pu t'influencer, sauf s'il y a un lien direct entre Gurvitch, ses problématiques et le choix du sujet de ta thèse sur « la Libre pensée en Amérique » ?

Non ! Oui et non ! Ce choix s'est fait pour des raisons très bizarres. J'ai eu un accident de voiture l'année où Kennedy a été assassiné, début novembre

1963, mais je n'étais pas dans sa voiture ! C'était un accident de voiture quand même : donc j'ai été à l'hôpital et j'ai eu la chance d'avoir une grosse indemnité, pratiquement un million de francs de l'époque, parce que j'étais à la place du mort.

Ah ! Quand même...

Oui. Alors je me suis dit : « tu vas donc faire le tour du monde, vu que ma famille était en Australie, tu vas aller en Australie puis revenir par les États-Unis, tu prendras comme sujet une thèse – parce que je pense qu'on a dû me conseiller, comme j'étais britannique, de choisir un sujet dans le domaine anglais –, donc tu prendras un truc comme ça ! » Et comme je suis resté en Australie pendant quelques mois, j'allais à la bibliothèque de l'université de Sydney où je suis tombé par hasard sur un livre sur les États-Unis dans lequel il y avait une image de Jefferson avec un ensemble de symboles maçonniques, un serpent, quelque chose qui représentait Satan, évidemment il y avait déjà le satanisme, n'est ce pas ! Dans ce livre, Jefferson, candidat à la Présidence des États-Unis, était traité d'*apôtre de l'athéisme*. Et ça m'a paru tellement loin de tout ce qu'on pouvait imaginer de ce pays, c'était tellement ésotérique par rapport à l'Amérique, que je me suis dit – c'était d'ailleurs sur la libre pensée : « Tiens ! Je vais faire ma thèse là-dessus ! » Et je sais que j'avais pris, maintenant je me rappelle, les États-Unis comme sujet parce que, comme sociologue, il faut être très détaché et très neutre. Je ne voulais donc pas prendre la France parce que j'avais beaucoup d'idées, de sentiments et d'opinions sur la question, sur l'Angleterre aussi. Alors que, à l'égard des États-Unis, un pays qui m'était totalement inconnu, je n'éprouvais ni attraction ni rejet. À l'époque, pour moi les États-Unis n'avaient absolument pas du tout l'image qu'ils peuvent avoir aujourd'hui, c'est-à-dire que c'était un peu comme le Kamtchatka ! Ce n'était pas plus que ça, quoi. Je n'avais pas une telle conscience de l'influence américaine... C'est pour ça que j'ai choisi les États-Unis et que je me suis donc dit : « Tu vas prendre la *Libre pensée* ! » Alors, j'ai voulu travailler sur les périodiques populaires de la *Libre pensée* aux États-Unis.

À ce moment là, tu es en thèse... et donc toute ta période étudiante est passée. Peut-on dire quand même que Gurvitch a eu une influence sur ta façon de penser ?

Je ne pense pas qu'il ait vraiment eu une influence sur moi, dans le sens où j'aurais pris ses concepts pour les utiliser. Parce que, en fait, j'arrive aux États-Unis avec justement l'idée de sortir de l'influence de Gurvitch.

Et pourquoi ?

Parce que je ne voulais pas être l'homme d'une seule pensée, je voulais voir d'autres horizons, je voulais voir d'autres idées aussi.

Alors comment définir la pensée de Gurvitch ? Toi qui as sténographié quelques-uns de ses cours, que peux-tu en dire ?

Je crois que ce qu'il appelait l'« hyper empirisme dialectique », c'est une analyse de la société qui consiste à essayer d'abord d'établir un certain nombre de strates, qu'il appelle des paliers en profondeur et, pour lui, il n'y a pas trois strates ou vingt-cinq strates, tout dépend un peu de ce qu'on se fixe comme objectif et comme type d'analyse. À partir de là, il analyse un petit peu les points respectifs des unes et des autres. Et, en particulier, si, quand même il y a une idée que j'ai retenue et qui était son idée fondamentale. C'était peut-être la chose à laquelle il était le plus hostile ; à cette idée d'une sociologie qui pense la vie sociale en termes d'organisation. Pour lui, c'était quelque chose de momifié et de rigide alors qu'il pensait que les structures sont au contraire en perpétuelle déstructuration et restructuration. Voilà c'est l'une des idées que j'ai retenues.

Gurvitch était un spécialiste de Proudhon, que tu connais maintenant. Mais à l'époque, as-tu été marqué par le fait qu'il en parlait dans ces cours ?

En effet, à l'époque, j'ai lu Proudhon... mais je n'ai rien compris !

Gurvitch m'a en quelque sorte influencé dans le sens où son enseignement m'a obligé à lire Proudhon. D'ailleurs, j'étais un des rares étudiant à l'avoir fait. Avec lui à son époque, parce que les étudiants se contentaient des cours. Je suis allé dans des bibliothèques et j'ai emprunté les bouquins de Proudhon, cependant je ne crois pas que ça m'ait particulièrement marqué.

Tu l'as donc lu grâce aux cours de Gurvitch. Étant donné que tu n'avais pas fait toi-même le choix de lire Proudhon, peut-être l'as-tu lu comme un penseur comme les autres, et pas forcément comme un penseur anarchiste.

En fait, je l'ai lu comme on le fait pour un examen et je peux donc affirmer que ça ne m'a pas marqué. Je dois ajouter que, *grosso modo*, et pratiquement jusqu'à ma retraite – à part les options que j'ai prises à partir de 1968 et qui ont un ancrage réel –, les idées, je les ai toujours vues comme les voit un surfeur ! J'ai surfé sur les idées sans jamais vraiment les comprendre. J'allais d'abstractions

en abstractions, j'étais quelqu'un de très abstrait et j'ai manipulé énormément toutes ces choses. Mais c'était du « babillage conceptuel », ce n'était pas vraiment de la réflexion. J'ai passé toute cette partie de mon existence, pour le moins jusqu'en Mai 68, à essayer de trouver une synthèse de tout ce que j'apprenais à différents niveaux, dans les différentes branches... sans jamais y réussir. Je crois que ce n'est que depuis que je suis à la retraite que je commence à concevoir une « synthèse » de toutes ses choses.

Sur ceci on reviendra tout à l'heure. Poursuivons ton itinéraire. Tu as eu un accident grâce auquel tu as reçu un million de francs. Puis tu es allé en Australie et, par un concours de circonstances, tu découvres un livre sur les francs-maçons, la Libre pensée en Amérique. Tu as comme un « flash » puis tu reviens en France...

Et je vais aux États-Unis pour ramasser la documentation pour ma thèse.

Oui, mais tu as demandé à quelqu'un...

Oui, à Gabriel Le Bras, qui devait être mon directeur de thèse à l'École pratique de hautes études...

Je lui ai écrit, je ne suis pas revenu en France, et je lui ai demandé une recommandation, parce que, pour entrer à Berkeley, il en fallait une de deux professeurs. J'ai pensé qu'une seule me suffirait et je lui ai écrit pour qu'il me l'envoie. Mais comme il m'a envoyé la lettre par bateau, n'est-ce pas, elle est arrivée bien trop tard !

La recommandation devait te servir pour pouvoir utiliser les structures universitaires de Berkeley et des études que tu as financées toi-même...

Oui, et je n'ai eu aucune bourse, d'autant plus que j'étais anglais et que je n'étais pas en Angleterre. Et en France, n'étant pas français, je n'en avais pas non plus.

Alors je prends le bateau et je pars pour l'Amérique, direction Berkeley.

J'arrive dans cette ville au moment où éclatela fameuse « révolte de Berkeley » et je me souviens d'avoir vu Joan Baez chanter pour la première fois *We shall overcome*, à l'université. Je revois toute la foule courir.... Bref, j'ai assisté à la naissance du mouvement étudiant à Berkeley...

Mais pourquoi as-tu choisi de te rendre à Berkeley ?

Je ne sais pas. Honnêtement, je ne me rappelle plus... Peut être parce qu'on m'avait dit qu'il y avait une grande école de sociologie là-bas !

Mais comme il y a eu les grèves et qu'elles persistaient, tout en sympathisant avec les grévistes, je voulais quand même suivre les cours. J'ai décidé de partir pour Chicago où j'ai pu suivre des cours.

Avant d'aller à Chicago, tu es passé par Berkeley. Nous sommes au milieu des années soixante et, devant l'effervescence que connaissait la ville à ce moment-là, quelles ont été tes impressions ?

Évidemment, j'ai ressenti beaucoup d'enthousiasme, j'étais très impressionné par le nombre de manifestants. Je logeais alors dans une pension de famille. Le premier jour des manifestations, en rentrant, j'ai discuté un petit peu avec quelqu'un à qui j'ai dit, tout excité : « Avez-vous vu ce qu'il se passe ? » Ce à quoi cette personne m'a répondu : « Ah oui ! C'était affreux, tous ces jeunes ! » Je l'ai regardé tout étonné, d'autant plus qu'il n'y avait pas que des jeunes dans ces manifestations. J'y avais vu beaucoup de gens aux cheveux blancs mais aussi des gens entre deux âges ; il y avait vraiment tous les âges, parce qu'il y avait aussi ce que nous appelons maintenant des lecteurs [*Teaching Assistants*], des moniteurs et d'autre gens de toute sorte !

C'est là que j'ai réalisé que la télévision avait truqué les informations concernant ces événements, en ne les présentant pas comme un phénomène de masse, mais seulement de jeunes gens. Plus tard, le professeur Lester Mazor m'a dit la même chose. Une fois, m'a-t-il raconté, il avait participé à une manifestation avec ses cheveux gris et sa barbe blanche ; quand ensuite il a vu la photo de cet événement dans le journal, comme par hasard, à l'endroit où il était, c'était flou, donc on ne pouvait pas le reconnaître.

Donc là, il y a cette première impression... Mais les manifestations ?

Elles étaient dirigées essentiellement contre l'administration à cause de tout un tas de blocages administratifs qu'il y avait à cette époque. Et aussi contre le gouverneur qui était, je crois, Edmund G. « Pat » Brown. La cause de ces manifestations, en tout cas ce que moi j'en avais retenu, c'était la défense du droit de libre parole. Ce qui s'est passé, c'est qu'il y avait des tas de tables à l'intérieur de l'Université, pour vendre de la documentation et, normalement, de la documentation pour le Parti démocrate. Or, lorsque les républicains ont voulu faire la même chose, ils n'ont eu aucun succès, personne n'allait regarder leurs bouquins – je raconte mal, je raconte ce dont je me rappelle, parce que la réalité était probablement tout à fait différente et plus complexe – ; ils ont été très mécontents, et donc l'administration a demandé qu'on ne fasse pas de politique à l'intérieur mais à l'extérieur de l'université. Et c'est à cause de ça,

donc au nom du droit de *free speech* qu'il y a eu toutes ces manifestations et ces démonstrations. Je me rappelle donc la foule arrivant, occupant les places centrales et, là, faisant face sur le haut des escaliers, il y avait quelques meneurs et Joan Baez qui chantait « We shall overcome », reprise en cœur par tout le monde. C'est quelque chose que l'on ne peut pas oublier même quand on ne la connaissait pas, comme dans mon cas. C'était assez extraordinaire quand même...

Combien de temps es-tu resté à Berkeley ?

À Berkeley, je ne sais plus ! Mais j'ai dû y rester, peut être trois semaines et, après, je suis allé faire tout le semestre à Chicago.

Alors là, tu as vu pendant trois semaines quelques manifestations mais tu n'as pas pu approfondir le sujet ?

Non. Il y avait une ambiance quand même assez extraordinaire. J'ai été particulièrement frappé par tous les gens qui vendaient ou qui faisaient de la propagande pour les drogues douces et les autres aussi d'ailleurs ! Enfin les herbes de toute sorte, ça c'était un élément très important.

Ils t'en ont offertes à toi aussi ?

Moi, tu sais j'étais trop dans la lune pour qu'on pense à m'offrir et si on m'en offrait, je ne l'ai pas vu [*Rires*].

Et pendant ces trois semaines, tu as un peu respiré l'air beatnik ?

Non, pas tellement, parce que je me suis occupé à ce moment-là de faire toutes les démarches pour aller à Chicago... Mais je ne me suis inscrit dans aucune université d'ailleurs parce que ce n'était pas le fait d'être inscrit qui m'intéressait : ce qui m'intéressait, c'était de connaître et de suivre les cours. Je suis donc parti pour Chicago où j'ai logé chez la belle-sœur d'un copain australien de ma famille.

Mais tu avais besoin de suivre des cours ou de faire des recherches ?

Ma recherche a consisté à faire un repérage de toute la presse qu'il y avait. Il faut dire que, à l'époque, comme il n'y avait pas l'Internet, personne ne savait où se trouvaient ces journaux. Donc ma thèse était beaucoup plus un travail d'archiviste qu'un travail de recherche. C'était un travail bibliographique : par exemple, pour savoir quel journal a paru de telle date à telle date et dans quelle Université on pouvait le trouver. Ils'agissait de journaux extrêmement rares, très difficiles à repérer. Donc en même temps que je faisais ce travail de repérage

dans les bibliothèques, ce qui m'intéressait c'était aussi de sortir de Gurvitch, et de tout connaître. Je me rappelle alors avoir assisté à des cours sur Sartre.

J'allais à l'université le matin et j'y restais pratiquement jusqu'à minuit.

Il m'est arrivé d'attendre le bus à minuit, avec du moins dix ou du moins quinze et le vent qui soufflait par-dessus le marché, rendant l'air encore plus froid...

Donc pendant quelques mois, tu es resté à Chicago pour chercher des documents.

Entre temps, et ça a été aussi un élément très important pour moi, j'ai suivi des cours de sociologie où il y avait Mircea Eliade qui m'a fait une très grande impression par sa culture extraordinaire, son érudition... Ce qui était extraordinaire, c'était aussi le fait qu'il m'ait accepté en cours alors que je n'étais pas inscrit. J'ai suivi aussi une session de « dynamique de groupe » qui se tenait une ou deux fois par semaine et qui a duré trois mois. Dans ce groupe, il y avait un psychanalyste et un philosophe qui nous suivaient. Cela a joué aussi un rôle très important pour moi pour la suite parce que c'est là que j'ai appris à écouter, ce que je ne savais pas faire auparavant. J'étais quelqu'un qui parlait, qui parlait et qui vivait un peu dans la lune, mais totalement même, et là tout d'un coup j'ai appris qu'il fallait écouter. Cette formation m'a été précieuse donc, ainsi que, évidemment, tout ce que j'ai appris en sociologie du point de vue de l'observation, etc.

D'autre part, j'ai appris qu'il y a beaucoup de livres aux États-Unis, qu'ici en France on trouve toujours un peu cul-cul, du genre *Comment parler en public*, *Comment écrire un texte*, *Comment se faire des amis*, etc. Enfin personnellement je n'ai pas lu *Comment se faire des amis* ni des ouvrages de psychologie ; mais ceux concernant l'art oratoire, j'en ai lu quelques-uns et ça m'a rendu un très très grand service.

À Chicago, tu dis avoir suivi des cours sur Sartre, mais n'en avais-tu pas déjà entendu parler ?

Oui. J'en avais entendu parler, parce que la presse en parlait, à cause de l'*existentialisme*. J'ai eu moi-même une période sartrienne... Une « époque sartrienne » comme on peut en avoir à quinze ans alors que j'en avais le double. Ce que j'avais retenu de tout ça, c'étaient toutes ses idées à propos de la liberté.

Mais j'avais surtout lu ses romans comme *Huis clos*, pas ses textes philosophiques, qui me passaient par-dessus la tête.

Il vous arrivait donc de parler de Sartre ?

Ah oui ! Bien sûr, beaucoup ! Et puis on avait des grosses discussions entre les positions de Gurvitch et de Lévi-Strauss. C'est-à-dire entre le structuralisme et l'hyper empirisme dialectique. Personnellement, je n'ai jamais été lévi-straussien. J'ai toujours trouvé que c'était une négation de l'événement, du vécu, de l'histoire, etc. Un degré d'abstraction tel ! Moi je trouvais que faire des comparaisons comme ça, c'était un niveau beaucoup trop général pour moi. J'ai toujours été quand même plutôt tourné vers ces choses-là. Il s'est aussi passé autre chose, mais ça je ne sais pas à quel moment la situer, où, en fin de compte, j'ai été très déçu par la sociologie après l'avoir suivie quelque temps aux États-Unis... Après Chicago, je suis allé à Harvard.

Est-ce qu'à Chicago, il y avait cette même ambiance de manifestations, hippies... ?

À Chicago j'étais entouré de ministres, enfin de pasteurs mais en rupture d'église. Disons plutôt des gens qui se cherchaient et qui se lançaient dans la sociologie, peut-être parce que justement c'était important pour eux. C'était l'époque de Martin Luther King et il y avait une très forte mobilisation autour de ses idées. Mais moi je n'ai pas non plus participé tellement à ce type de discussions. En réalité, je n'ai pas eu de vraie vie universitaire car je passais mon temps dans les bibliothèques et les bouquins. Quand je rentrais le soir, on regardait à la télé des histoires d'hôpital, parce que les gens chez qui je logeais étaient obnubilés par ça et, tous les soirs, ils suivaient des séries sur des histoires d'infirmières, de médecins, ou encore de malades ! *[Rires]*

Y avait-il quand même un peu cette ambiance de contestation ou pas, ou tu ne l'as pas vue à ce moment-là à Chicago ?

Je ne l'ai pas sentie, mais enfin je savais, je sentais qu'il y avait du remue-ménage et que les gens étaient très excités à l'idée d'aller se battre pour les Noirs du Sud, et tout ça, mais c'est tout.

Tu le sentais, mais tu n'as pas vu de manifestations... Et puis trois mois après, tu décides d'aller à Harvard, pourquoi ?

Parce que j'étais en voyage, j'avais les moyens et, surtout, parce que Harvard c'était quand même la Mecque des intellectuels américains. Là j'ai eu Talcott Parsons comme professeur ; il m'a même payé un repas mais je l'ai trouvé parfaitement ennuyeux et soporifique... Parce qu'il était dans un tel degré d'abstraction, enfin il paraît qu'il était toujours entre deux avions – et j'étais toujours dans

la lune donc je ne pouvais pas juger ce genre de choses trop terre à terre pour moi – [Rires]. Mais Harvard, ce fut une grosse déception pour moi. Autant j’avais trouvé intéressantes les discussions avec les étudiants, qui étaient certainement parmi les plus brillants que j’avais pu rencontrer jusqu’alors – mais c’étaient surtout des étudiants étrangers, pas tellement des Américains – autant j’avais trouvé que les cours n’étaient pas à la hauteur de ceux de Chicago. L’impression que j’ai eue à Harvard, c’est qu’il y avait ce qu’on appelle en anglais, aux États-Unis, des *has been*, c’est-à-dire des célébrités qui sont maintenant sur le retour. Donc plutôt déçu de ce côté-là ! Mais pas par la bibliothèque de cette Université comparable à l’anti-chambre du paradis ! À ce sujet, je pense que parmi mes ancêtres il doit y avoir eu un rat de bibliothèques...

J’ai dû y rester à peu près trois mois. J’ai fini de rassembler la documentation dont j’avais besoin pour ma thèse et puis je suis revenu en France pour me plonger dans l’écriture.

À Harvard je n’ai pas remarqué de mouvement mais une ambiance très raffinée. En arrivant la première fois sur le campus, tout d’un coup tu voyais quelqu’un, sur une de ses pelouses, en train de jouer du Jean-Sébastien Bach sur son violon ! Tu vois le genre....

Après avoir terminé ma thèse, je trouve tout de suite un travail.

Et celui-là je dois le signaler parce que c’est quand même un élément important : j’ai trouvé un peu par hasard une place à l’Institut des sciences et techniques humaines. C’est un institut qui reçoit pratiquement *l’élite de l’élite* parisienne. La personne qui l’avait créé, Henri Hartung, décédé depuis quelques années, était d’origine suisse et géographe. L’objectif de ce centre était de proposer des formations pour les cadres et les salariés des entreprises ; c’est lui qui m’a dit avoir lancé en France l’idée de formation permanente. Tout le patronat français de l’époque est venu l’écouter, il a parlé devant le roi de Belgique, devant Henri Ford, bref devant les plus *grandes sommités*. Dans cet Institut, j’ai travaillé avec ce journaliste commentateur qu’on voit tout le temps à la télévision aussi... Alain Duhamel. Et Jean-Noël Jeanneney qui s’est occupé de la francophonie et qui est actuellement président de la Bibliothèque nationale de France.

Outres ces cours de management à l’Institut ; j’en donnais aussi à l’École française de management, à Paris, et j’avais un salaire mirobolant ! Cela se passait dans un château, je ne sais pas combien d’étoiles : le château de Mercuès dans le Lot où, pendant deux mois, nous donnions des cours aux futurs directeurs

généraux de *General Electric*, *Volkswagen*, *Swissair*, *Fiat*... Personnellement, j'étais plus particulièrement chargé de dispenser une formation sur les problèmes interculturels.

Entre temps j'étais devenu althussérien. Il faut dire que, à un moment donné, j'ai cherché une sorte de scientificité sur laquelle pouvoir m'appuyer ou, si tu préfères, une armature à ma pensée. Jusqu'alors j'avais passé une bonne partie de ma vie à la chercher sans la trouver. Et il m'a semblé qu'Althusser pouvait me la donner. Mais maintenant que j'y pense, je le suis devenu après *soixante-huit*.

Mai 1968 te rattrape donc là-bas ?

Je me souviens que le soir du premier mai 1968, nous étions invités chez un médecin de Cahors, et je ne me sentais pas très bien.

Il me semblait que ma jambe, non pas celle qui a été opérée mais l'autre, se paralysait progressivement. J'ai alors demandé à ce qu'on m'emmène voir le médecin et celui-ci m'a tout de suite envoyé à l'hôpital. Allongé sur un lit, je n'ai plus eu le droit de me lever, pas même pour aller faire pipi, parce qu'ils pensaient que j'avais un microbe qui pouvait rejoindre le cœur. C'est à cause de cela que j'ai passé la première partie de mai 1968 dans une clinique de Cahors où j'avais beaucoup sympathisé avec ce médecin qui me racontait ce qu'il allait faire au *Crazy Horse Saloon* !

Mais j'ai aussi sympathisé avec les infirmiers et infirmières. C'est d'ailleurs une de leurs filles, qui devait avoir dans les seize ou dix-sept ans, qui est venue me raconter les événements de ce printemps rebelle... Ce sont ensuite quatre ou cinq jeunes de Cahors qui sont venus discuter avec moi de ce qu'il se passait et je me souviens que nous étions très excités.

Les gens que je formais à ce moment-là, évidemment, je ne les vois plus... En fait, ils sont venus une fois me rendre visite à l'hôpital, mais par peur d'une possible contagion, ils ne sont plus réapparus. Mais un jour, j'ai quand même eu l'occasion de discuter de ces événements avec l'un d'entre eux. Je lui ai dit que je trouvais très important ce qui se passait à ce moment-là en France. Je me rappelle encore de la réponse de mon interlocuteur qui devait être un des directeurs de Renault : « Non, vous verrez, ce n'est pas grand-chose ! » En ce mois de mai en pleine ébullition je rencontre aussi mon patron, Henri Hartung et il me dit : « Je viens d'avoir une expérience unique dans ma vie ! Il y a quelques jours j'étais à Paris et j'ai vu une manifestation. Au départ, j'étais à côté des CRS et puis tout à coup je suis passé de l'autre côté. Ceci a été un événement

extrêmement important pour moi. Et ma femme – Sylvie était la fille de l'ancien ministre des Finances Baumgardner – m'a dit : "tu vois ce que tu fais, ce n'est pas du tout ce que tu voulais...". » Hartung avait fait un séjour aux Indes quand il était beaucoup plus jeune dans un Ashram, avec Ramana Maharshi et il en avait été très profondément marqué. « Tu as voulu créer cette formation, avait rajouté sa femme, pour permettre aux gens d'avoir du recul dans la vie, pour qu'ils aient une réflexion philosophique sur l'existence. Or, ce qu'on te demande, ce sont plutôt des cours de marketing, de comptabilité, etc. »

Ces mots lui ont fait comprendre en effet que ce n'est pas ce qu'il avait souhaité mettre en place. Entre temps, il avait créé une structure importante qui avait pu établir des contrats mirobolants avec des entreprises. Par exemple, dans son Institut, on donnait des cours d'écriture et pour cela il faisait venir des gens de l'Académie française.

Au cours de ma discussion avec lui, Henri Hartung m'a dit : « Vous savez quoi ? J'ai finalement décidé que ce n'est pas du tout ça que je veux, je ne veux pas travailler pour le capitalisme ! » C'est en effet ce qu'il a fait. Il a réuni tout le personnel et il leur a dit : « Ce qu'il se passe dans cet Institut, ce n'est pas du tout ce que je voulais, et puisqu'on parle d'autogestion, autogérez-vous vous-mêmes, moi je me retire ! » C'est ainsi que cet homme avec Mercedes et chauffeur, du jour au lendemain a décidé de tout quitter.

Dans cet Institut il y avait aussi un écrivain catholique qui s'appelait Jean Sur et qui, comme nous, sympathisait avec le mouvement de Mai 68. Un jour, on a eu toute une longue discussion suite à quoi nous nous sommes proposés de créer un autre institut où nous allions faire finalement « ce que nous voulions ». En fait, en mon for intérieur je me disais que ce projet ne pouvait pas marcher parce qu'on n'aurait pas trouvé de gens prêts à financer un tel organisme où il y aurait eu à la fois des personnes comme moi, voulant donc partager des idées contre le capitalisme, et comme cet écrivain qui désirait parler de spiritualité. Mais je ne leur ai rien dit parce que je n'ai pas voulu les décourager. Reste que Henri Hartung a effectivement organisé une réunion où tout le patronat protestant était là, y compris quelqu'un qui avait mis au point une voiture électrique et autre chose de ce genre-là. En fait, pendant un an, nous n'avons pas eu un seul nouveau contrat. Alors Hartung a décidé tout simplement de rentrer au bercail, en Suisse, où ils avaient une propriété de famille. Depuis, il a gagné sa vie comme professeur de géographie tandis que sa femme s'occupait de leur enfant qui était handicapé. Il n'avait plus qu'une 2 CV ! Plus tard il a créé une communauté, que Marianne Enckell du CIRA connaît, et où il y avait des gens

qui faisaient des travaux différents, mettaient en commun tout leur argent et le distribuait ensuite selon les besoins de chacun.

À part ça, bien entendu, 1968 a été très important pour moi. Après quelques jours passés à la clinique, j'ai pu rentrer à Paris, dans mon deuxième étage à Ivry et je me suis souvent demandé comment j'allais pouvoir manger et faire des courses, parce que je n'ai pas eu le droit de bouger pendant encore quelques temps. Je me suis débrouillé quand même et, vu que je brûlais d'impatience, j'ai quand même réussi, avec le frère d'une copine, à aller à Paris. Ce que j'ai vu m'a absolument stupéfait ! Les gens du Quartier latin se parlaient les uns les autres et cela se passait un peu partout. Je n'avais jamais vu Paris comme ça. Et puis, comme l'Odéon était encore occupé, je m'y suis rendu. Je suis monté dans une des loges qui se trouvent sur les côtés et j'ai assisté à un grand débat. C'était le moment où de Gaulle venait de lancer son référendum, et il était question de savoir s'il fallait voter oui ou non. Je me souviens avoir pris aussi la parole mais, soit à cause de l'acoustique épouvantable soit parce que j'étais encore très faible, je n'ai pu dire que trois phrases avant d'être complètement épuisé. J'ai quand même dit qu'il fallait voter oui, puisqu'avec de Gaulle on avait la merde et donc il fallait la maintenir pour que l'on ait la révolution [*Rires*].

À ce moment-là je crois que j'étais influencé par l'une des thèses gauchistes qui veut que plus ça va mal pour les gens, plus ils deviennent révolutionnaires, ce qui est évidemment une connerie. Mais cela donne un peu l'idée de ce que je pensais à l'époque.

Pour l'anecdote, j'ai envie de raconter que, quelques années plus tard, ce copain qui m'avait amené à Paris ce jour-là, se présente pour occuper un poste de directeur dans un supermarché. Mais le patron de cette chaîne de magasins français lui montre une photo où il était à l'Odéon, en lui demandant ce qu'il faisait là-bas ! Je crois que cet exemple illustre clairement les liens entre la police et le patronat ou, si tu veux, comment la police travaille pour le patronat.

De mon côté j'étais vraiment très enthousiaste face à ce qui se passait. Pour moi, il s'agissait vraiment d'une révolution mais qui a été une révolution manquée, je dirais pour être bref, à cause des communistes et des syndicats.

Cet été 1968, j'ai lu quelque part qu'une université d'été allait se tenir en juillet, à Montpellier, chez des dominicains et j'ai décidé de m'y rendre. J'y suis allé en voiture avec un copain anarchiste. Ici, j'ai fait connaissance avec un couple dont le mari travaillait à IBM et nous avons beaucoup sympathisé. Puis, de retour à Paris, j'ai rencontré un autre couple avec qui ils étaient extrêmement liés. C'est ce couple qui a eu une influence capitale sur moi en ce qui concerne l'évolution de mes idées, d'autant plus que lui, c'était quelqu'un d'extrêmement

brillant. À l'époque je croyais encore en l'existence de Dieu et patati et patata, et puis ce copain m'a démontré en cinq minutes qu'il n'existait pas. C'est grâce à lui que je peux dire avoir connu, *grosso modo*, un épanouissement psychologique. Mais grâce aussi à la copine – c'est là qu'on voit quand même qu'il y a des détails de rien du tout qui peuvent avoir des influences considérables sur notre vie. En effet, je lui avais dit un jour que j'adorais dessiner et faire de la peinture mais que j'avais toujours été nul, que j'avais toujours eu des zéros ou des uns dans cette matière et que, par conséquent je ne le faisais pas. Alors, elle s'est exclamée : « Au diable l'art bourgeois, si tu as envie de dessiner, dessines ! » C'est suite à cela que je me suis décidé à aller une fois à des cours du soir pour adultes aux Beaux-arts. J'ai bien essayé de faire quelques dessins mais j'ai vu que le professeur ne s'intéressait pas à ce que je faisais. Ce qui était normal puisque, de toute façon, je ne savais rien faire ! Mais, je ne sais pourquoi, cette histoire a dénoué un ensemble de choses, qui jusque-là me paralysaient.

C'est à dire, comme quoi par exemple ?

Je ne sais pas. Mais j'ai senti, si tu veux, que les complexes que je pouvais avoir, c'étaient des complexes, et que je devais pouvoir essayer de les dominer alors que, jusque-là, je n'en avais pas encore pris conscience. Aujourd'hui, j'ai toujours tous mes complexes, bien entendu, mais je peux quand même les regarder avec ironie ou humour. Je disais que cela a « dénoué » quelque chose en moi, représentant quelque chose de capital. D'autre part, c'est donc avec ce copain brillant que j'ai découvert Althusser et qui m'a parlé de Vincennes... et que j'ai rencontré ma première épouse...

À Vincennes ?

Non, je l'ai rencontrée dans un cabaret de jazz, la Huchette, où se produisait à ce moment-là un orchestre assez connu qui s'appelait *Les Haricots rouges*. Ce soir-là nous écoutions leur musique, mais j'ai aussi dansé, notamment, donc, avec ma future femme, qui était allemande et ne parlait pas le français tandis que moi, je ne connaissais pas non plus un seul mot d'allemand. En fait, c'est mon ami qui a joué un peu les intermédiaires à l'époque [*Rires*].

Pour ne pas dire les entremetteurs ?

Je le pensais [*Rires*].

On pose toujours la question aux gens qui ont vécu Mai 68 de savoir s'ils l'ont vu venir ou pas...

Je ne peux pas dire si je l'ai venu venir ou pas parce que, à l'époque, j'étais plutôt centré sur ma vie professionnelle. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y avait d'une part une très grosse contestation aux États-Unis, et ça on le voyait. Et c'est vrai que j'ai eu un peu l'impression que les étudiants français avaient envie de faire comme leurs collègues américains, d'autant plus qu'ils étaient aussi engagés contre la guerre au Vietnam... Ce qui m'avait marqué aussi, c'est quand même le fait que quelques mois, mais peut-être bien les deux ou trois années qui l'avaient précédée, on notait une remise en cause très critique de toutes les institutions de la Fac...

Par exemple j'avais eu – je dois l'avoir encore à la cave – une brochure qui faisait la critique du latin comme langue de la bourgeoisie et expliquait comment celle-ci s'en est servie entre autres choses pour imposer sa domination. Mais il y avait aussi une remise en cause de l'Université en tant que telle, des profs, etc.

Je me souviens aussi que quand j'ai fait « Propédeutique », le jour où le Spoutnik a été mis en orbite – c'était donc un énorme événement – le professeur a commencé son cours par une citation de Pascal : « Le salut ne vient pas de l'espace », ce qui représentait une vision critique de l'événement. Et il y avait naturellement Gurvitch aussi. Je veux dire par-là que j'ai été très frappé par le fait que les maîtres de conférence, dans leurs cours, exprimaient aussi une remise en cause du politique et de la société toute entière...

Il y a eu énormément de choses qui ont été remises en cause pendant cette période...

Tu as donc eu plus ou moins vent de ces formes de contestation, mais sans en avoir vraiment conscience. Celle-ci t'est plutôt venue après 68, comme tu viens de le dire, peut-être en essayant de réunir de la documentation à ce sujet. Mais revenons à ce copain anarchiste dont tu as parlé toute l'heure... et à la manière dont tu as fait connaissance avec l'anarchisme.

Je crois que j'ai rencontré un jour Daniel Guérin, avec qui j'ai dû discuter quelques minutes, et puis j'ai dû rencontrer aussi Maurice Joyeux qui s'occupait de la librairie *Publico* où je m'étais rendu pour chercher des bouquins ou des informations...

En fait, à l'époque j'avais déjà terminé ma thèse de troisième cycle, qui avait été reçue avec beaucoup de compliments. Par exemple Gabriel Lebras, lors de ma soutenance, a commencé son intervention en disant : « Avant de lire votre thèse je ne connaissais rien de la question et j'ai tout appris : votre texte est incontournable. » Alors je me suis dit : « Puisque ma thèse est remarquable,

je vais demander à Gallimard de la publier ! » Mais cet éditeur a gardé mon texte neuf mois et puis finalement m'a répondu que, malgré tous ses mérites, ça ne l'intéressait pas... Je le comprends maintenant parce que c'était plutôt une thèse bibliographique et d'archives qu'autre chose mais, sur le moment, ça m'a tellement écœuré que je me suis dit : « Ça suffit avec la *Libre pensée* ! » Même si j'avais eu l'intention de continuer mes recherches sur l'athéisme aux États-Unis pour approfondir mon sujet. D'autant plus que quand je me suis vu refuser mon texte, je me suis dit que finalement ce n'était pas la peine. Il valait mieux abandonner car je n'aurais de toute manière pas trouvé d'éditeur pour la publier par la suite.

Néanmoins, en travaillant sur la *Libre pensée*, je suis tombé aussi sur des anarchistes libres-penseurs et sur le seul livre en anglais qui abordait cette question.

J'avais même pensé un moment que j'aurais pu le traduire, le délayer un peu et avec ça j'aurais pu obtenir ma thèse ! C'est ainsi qu'en fait j'ai décidé de faire une thèse sur l'anarchisme. Ma thèse principale, en sachant qu'au fond, mon but était de faire des recherches et d'écrire...

Or il faut savoir que la *Libre pensée* américaine était très à gauche. C'est par cette école que sont passées bon nombre de personnes avant de devenir marxistes ou anarchistes. Les marxistes américains sont passés par l'anarchisme. Les anarchistes de Chicago de *Haymarket* étaient, comme Parsons, à la *Libre pensée*. C'est là qu'ils se sont émancipés des idées religieuses et qu'ensuite, ils en sont arrivés à une philosophie laïque.

Si je comprends bien ton histoire, tu voulais en fait « utiliser » ce pan de l'histoire anarchiste américaine avec le simple objectif d'en faire une thèse et de la publier par la suite, et non pas parce que tu avais des affinités quelconques avec les idées anarchistes.

Non, absolument pas. À ce moment-là ils s'agissait d'un sujet qui m'intéressait sur le plan purement intellectuel. D'autre part, je croyais que c'était un sujet qui ne me demanderait pas beaucoup de travail et, en plus, totalement inconnu à l'Université, ce qui fait que pour la recherche c'était intéressant. Je ne me suis jamais tourné vers des sujets auxquels tout le monde s'intéresse, d'un côté parce qu'il faut beaucoup travailler et de l'autre parce qu'au fond à ce moment-là, on ne peut dire que des banalités. Je préfère donc aller vers des sujets dont personne ne s'occupe.

J'ai donc d'abord commencé à faire ma thèse avec Roger Bastide, qui avait participé au jury de ma thèse de troisième cycle et s'intéressait d'Amérique latine ; avant qu'il ne parte à la retraite, ce qui m'a laissé un peu dans le flou pendant quelques années. Et puis s'est posé le problème d'avoir à trouver un nouveau travail.

Avant de poursuivre, peux-tu nous dire quelques mots sur le fait que tu étais devenu althussérien ?

Ce qui était marrant, c'est que je l'ai aussi enseigné à l'École française de management. Ce qui m'intéressait chez Althusser, c'était son idée de coupure épistémologique permettant de faire le saut de l'idéologie à la science, et puis il s'agissait d'une explication de la société par ses structures. Du coup, je suis quand même un peu devenu structuraliste. Ça n'a pas duré très longtemps mais, pendant un certain temps quand même, je n'étais peut-être pas beaucoup intéressé par la lutte des classes, en tout cas je ne me considérais pas comme marxiste. Mais j'étais pour la décolonisation, pour le changement social, et surtout je me considérais comme *Révolutionnaire* avec un grand R, mais sans aucun drapeau ni aucune étiquette.

Après, ça a changé à nouveau...

Donc tu recherches un travail...

Vers la fin des années 1960, je voulais donc faire de la sociologie mais en fait, j'ai fini par être recruté par une multinationale américaine comme conseiller en organisation ; je devais me rendre dans les entreprises pour observer toutes les questions liées à la gestion économique et commerciale de ces sociétés. La seule chose sur laquelle nous n'avions pas à prendre position, ce qui nous était même interdit, c'était tout ce qui touchait la législation, parce qu'on n'était pas compétents là-dedans. Notre travail consistait à donner des conseils sur la gestion en général mais souvent sur n'importe quoi, un service qui coûtait à l'époque quelques 1 750 francs de l'heure.

J'y suis resté quand même un bout de temps puisque je me suis occupé entre autres d'une entreprise de bois, d'un magasin de vêtements, et puis pour des raisons que j'ignore, ils m'ont demandé de m'occuper du recrutement de cadres supérieurs pour les sociétés qui s'adressaient à nos services. Pour ce faire, j'ai établi une batterie de tests que j'ai créés moi-même. C'était l'époque où il commençait à y avoir déjà des regroupements d'entreprises, j'ai donc été amené à rencontrer des cadres ayant une cinquantaine d'années qui seraient allés se flageller sur les Champs-Élysées pour trouver du travail si on le leur avait

demandé ! C'étaient pourtant des personnes qui avaient occupé des places de directeur de commerces de ceci et de cela, et qui avaient été tout simplement mis à la porte parce que, lors d'une fusion quelconque, ils avaient été écartés comme doublons. C'est à ce moment-là, que j'ai réalisé qu'il allait y avoir une très grosse crise du capitalisme et une très grosse crise économique.

Et, à un certain moment, je me suis dit que travailler pour le capitalisme, ce n'était absolument pas ce que j'avais envie de faire et j'ai donc essayé d'entrer à l'Université. C'est ainsi que j'ai commencé à postuler à des places dans telle ou telle Université, lorsque les copains m'informaient des recrutements. Après plusieurs tentatives, un poste s'est finalement ouvert à Montpellier. En fait, ils recrutaient un économiste, un historien et un sociologue. L'université avait fait paraître une annonce dans *le Monde*, que d'ailleurs je n'ai pas vue. Encore une fois, ce sont des copains qui me l'ont signalée.... J'ai postulé pour le poste de sociologue et, finalement, j'ai été accepté. La place d'économiste a été occupée par l'actuel maire de Montpellier, Georges Frêche, et celle d'historien à Pierre Mélandri, qui a enseigné plus tard à Paris et qui est un spécialiste de la politique étrangère des États-Unis.

Ceci s'est passé en octobre 1970. Depuis, j'ai toujours travaillé à la faculté de Montpellier jusqu'à ma retraite, que j'ai prise à soixante-huit ans, en 1997.

En réalité, j'ai commencé comme assistant associé parce que je n'étais pas Français, en touchant un salaire qui divisé entre ma femme et moi représentait l'équivalent d'un SMIC chacun. J'ai alors fait les démarches pour être naturalisé et j'ai poursuivi mes recherches pour terminer ma thèse dont le sujet était l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis. Une thèse que j'ai passée en 1978.

J'ai alors trouvé un nouveau directeur en la personne de Claude Fohlen, lequel m'a dit : « Tant que vous n'allez pas aux États-Unis, ce n'est pas la peine de me voir, dans tous les sujets que l'on veut aborder il y a toujours un spécialiste. Moi, a-t-il ajouté, je ne connais rien sur l'anarchisme des États-Unis, mais là-bas il y en a sûrement un. Trouvez-le, allez le voir pour qu'il vous oriente, et puis revenez me voir. »

À ce moment, je le répète, j'ai choisi ce sujet pour avoir la possibilité de réaliser un travail original, car je n'avais pas d'affinités avec les idées anarchistes.

Donc, je cherche ce spécialiste mais aussi de la documentation sur ce sujet. Évidemment ici, en France, je ne trouve rien du tout. Néanmoins, en lisant la revue *le Mouvement social*, je suis tombé sur un article de Jean Maitron qui

signalait l'existence du CIRA de Lausanne. Je suis donc allé en Suisse pour demander aux personnes qui s'occupaient de ce centre si elles connaissaient le spécialiste de l'anarchisme aux États-Unis. C'est là que j'ai rencontré Marie-Christine [*l'une des fondatrices du CIRA et mère de Marianne Enckell*] qui m'a donné le nom de Paul Avrich, son adresse, et me demande : « Avez-vous l'intention de rencontrer des anarchistes ? » L'idée ne m'était même pas venue et je me suis dit : « Ma foi, si je faisais une thèse sur les Musulmans, il faudrait bien que j'en rencontre et que je discute avec eux ! Ce n'est pas idiot comme idée ! » Effectivement, j'en ai rencontrés par la suite. Pour l'heure je demandai des subventions et j'ai fini par obtenir une bourse de l'ACLS, c'est-à-dire l'*American Council of Learned Societies*, qui était en réalité financé par Ford. Or, bien qu'il puisse paraître étrange que cet organisme ait accepté de financer une thèse sur le mouvement libertaire aux États-Unis, il faut rappeler qu'à l'époque le mouvement *libertarien*³ venait de faire son apparition et je pense qu'ils n'ont pas compris que ce que je voulais faire, et que ça ne concernait pas du tout le mouvement.

En effet, même le professeur américain qui m'a ensuite reçu pour la première fois m'a dit : « Oui, tout américain est libertaire », entendant par là un *défenseur de la liberté*. C'est vrai que dans ma demande, je n'avais pas utilisé le mot anarchiste, mais libertaire...

Me voilà avec une bourse fabuleuse avec laquelle ma femme et moi nous avons vécu pendant neuf mois aux États-Unis, en ramenant même un peu d'argent...

J'ai réussi à leur expliquer que je ne pouvais pas être affilié à une seule Université, parce que le mouvement et les idées anarchistes étaient disséminés sur tout le territoire des États-Unis et que donc il fallait que je puisse me rendre un peu partout. C'est ce que j'ai fait et je dois quand même signaler qu'on m'a partout facilité la tâche et aidé dans mes recherches.

Quand j'arrive à New York, Paul Avrich m'avait retenu un appartement et, en l'honneur de ma femme et moi, il avait organisé un cocktail où étaient invités quelques anciens anarchistes, comme Sam Dolgoff et d'autres italiens. Je les rencontre et on sympathise sur-le-champ, en particulier Dolgoff et sa femme qui nous invitent à revenir les voir, ce qui m'a permis évidemment de leur poser

3. Sur les origines de ce mouvement cf. le témoignage de John Clark.

mille questions. Et puis un jour, nous voyons dans le *Village Voice* une affiche annonçant la réunion d'une sorte d'université libre anarchiste qui se tenait à New York. Nous décidons d'aller voir ce qui s'y passe ! Nous nous rendons à l'adresse indiquée qui se trouvait dans un quartier je ne dirais pas malfamé, mais sûrement délabré ! Nous entrons dans un bâtiment encore plus délabré et nous montons au premier étage où se tient cette réunion. Dans une grande salle, il y a une longue table avec dix, douze hommes auxquels j'explique que je prépare une thèse sur l'anarchisme aux États-Unis, raison pour laquelle je trouvais intéressant de les rencontrer. On s'assied, et ma femme remarque à côté d'elle, un type qui avait des ongles d'une longueur aussi grande que ses doigts et, en plus, noirs de saleté ! Puis après quelques minutes de réunion, deux types assis l'un en face de l'autre commencent à s'engueuler sous le regard des autres qui écoutaient la « discussion ». Puis, à un certain moment, ils décident de faire une pause-café. C'est à ce moment que je m'aperçois d'un tableau accroché sur un mur. Quand le type assis à mes côtés revient de la pause, je lui demande avec une très vive curiosité ce que c'était que ce tableau ! Je me souviens encore de sa réponse : « C'est de l'art contemporain. L'artiste, à travers cette œuvre, veut d'un côté montrer son agressivité envers la société et de l'autre, faire hurler les gens qui l'observent... » En réalité, plus tard, ma femme a repéré une photo de Julian Beck du *Living Theater*. C'était le voisin qui venait juste de me parler d'art ! [Rires] Ce fut mon premier contact avec un groupe anarchiste.

Si je comprends bien, tu rencontres à la fois des anarchistes disons « classiques », comme Sam Dolgoff, et la génération suivante.

Oui. D'autre part, à New York il y a le *Libertarian book club*, où étaient organisées des conférences tous les mois et où nous nous sommes rendus pour une conférence. Les gens que je rencontre sont surtout des gens qui ont passé la soixantaine, mais qu'en fait je trouvais trop jeunes pour avoir connu l'histoire à laquelle je m'intéressais à ce moment-là, celle du XIX^e siècle, même si certains d'entre eux avaient connu Emma Goldman. Mais enfin, on les a vraiment trouvés très sympathiques ! Au *Libertarian book club* j'ai dû aussi rencontrer un jeune, lequel m'a invité à aller dans sa ville, là où lui et ses copains pouvaient me loger. Bref, j'ai trouvé qu'il y avait une ouverture d'accueil chez les anarchistes américains et j'ai trouvé ça formidable, enfin nous avons trouvé ça formidable parce que ma femme était avec moi. Outre New York, nous sommes allés à Boston et puis à Ann Arbor, dans le Michigan, où j'ai rencontré un autre anarchiste, lequel, à cette époque-là, essayait de monter des archives et une bibliothèque anarchistes, un type très sympa. Ensuite, nous sommes allés à San

Francisco où une vieille dame qui devait avoir au moins quatre-vingt ans faisait toute la ville à pied pour venir me voir et me raconter l'histoire de son mari qui s'appelait Eugène Travaglio, un imprimeur anarchiste qui avait travaillé pour la presse anarchiste.

Après notre passage en Amérique, nous disions à qui voulait l'entendre que les anarchistes de ce pays étaient des gens très bien.

Alors que les anarchistes français nous avaient déçus, notamment un jeune couple qui nous avaient demandé de l'argent, soi-disant pour que la copine puisse avorter, alors que ce n'était pas vrai... Une façon de nous soutirer de l'argent. Évidemment, après en avoir un petit peu discuté, nous en avons conclu que l'anarchisme en France était lié à la reprise individuelle, à l'exploitation du bourgeois et tout ça ne nous intéressait pas. D'autre part, au début, quand on parlait avec des anars, ils citaient toujours les mêmes noms : ceux de Kropotkine, Bakounine ou Malatesta, etc. Alors je me suis dit que les anarchistes français étaient tous des étrangers qui étaient venus en France. Nous avions l'impression qu'il s'agissait de gens qui non seulement ne se sentaient pas à l'aise chez eux, mais qui en plus ne se sentaient bien nulle part.

Il est vrai aussi que, au début, j'avais ce type de raisonnement à cause des quelques livres que j'avais lus et qui étaient consacrés à ce type d'anarchisme... Mais, petit à petit, j'ai commencé à faire la distinction entre ses diverses formes...

Après avoir passé neuf mois en Amérique et rassemblé suffisamment de matériaux pour rédiger ma thèse, je rentre en France et la termine en 1977. Cependant, une semaine avant ma soutenance, j'ai eu une explosion de vésicule biliaire, une occlusion intestinale. J'ai donc dû me faire hospitaliser et tout a donc été renvoyé à l'année suivante...

Entre temps, je n'avais pas vraiment commencé à fréquenter les groupes anarchistes...

Lorsque tu as terminé ta thèse, quel était ton sentiment par rapport à l'anarchisme, ou par rapport à l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis ?

Je l'ai un peu écrit dans ma thèse. J'ai pensé que l'anarchisme, loin d'être marginal dans ce pays, faisait partie intégrante de l'idéologie américaine. Plus précisément : que l'idéologie américaine était *enchâssée* dans un système de contradictions entre d'un côté le conservatisme, et de l'autre, l'anarchisme. J'ai constaté que les anarchistes américains avaient des idées un peu naïves, qu'ils

étaient un peu idéalistes dans le sens où l'on voyait bien ce qu'ils voulaient, mais on ne voyait pas très bien *comment* ils voulaient y aller. Enfin, j'estimais quand même que, *grosso modo*, c'était une pensée intéressante.

Je dois ajouter que lorsque je travaillais à ma thèse, je me suis définitivement coupé du marxisme. En effet, j'ai été amené à m'intéresser à la question de l'Association internationale des travailleurs et j'ai vu à quel point il y avait eu des manipulations de la part de Marx au sein de cette association, particulièrement en Amérique mais aussi des manipulations d'historiens marxistes à propos de cette histoire. Cela veut dire que l'attraction, si attrait pour le marxisme il y a eu, à ce moment-là disparaît complètement.

Ça, c'est très net. Comme l'exploitation du capitalisme qui est devenue une chose très nette aussi...

Et puis, pendant que je travaillais sur l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis, j'ai senti le besoin de considérer l'anarchisme international.

Par exemple, j'ai commencé à lire la revue *Interrogations*, que j'ai trouvée originale. Du coup, j'ai écrit à Mercier Vega en lui proposant de faire le résumé, en anglais, des articles. Suite à ma lettre, on prend rendez-vous et on se rencontre un jour à Paris où l'on discute quelques heures et l'on sympathise. J'ai tout de suite trouvé que c'était quelqu'un de vraiment très riche et très mystérieux. Quelques temps plus tard, c'est lui qui m'écrit en m'indiquant qu'il y avait un autre abonné à *Interrogations* sur Montpellier et que ce serait peut-être intéressant que nous nous rencontrions. C'est ce que je fais en prenant contact avec Jean-Jacques Gandini, auquel Mercier avait envoyé le même message...

Et puis, non seulement nous nous voyons avec Jean-Jacques mais du coup, on est contactés par deux autres anars, Georges M. et un copain à lui et c'est ainsi qu'on a commencé à faire des réunions ensemble.

Mais pour l'anecdote, je peux raconter que vers la fin des années soixante-dix ou au début des années quatre-vingt, je ne sais plus exactement à quel moment après la soutenance de ma thèse, un jour que j'étais à la fac je me souviens qu'en discutant avec un collègue avec qui j'étais assez ami, à un moment donné il s'exclame : « Oui mais toi, tu es un anarchiste ! » Et moi je lui réponds : « Oui ! » Je me rends compte, à ce moment là, que je le suis vraiment devenu !

Depuis, je continue de penser toujours que l'anarchisme est pour moi la philosophie qui me « dissatisfait » le moins.

Or, vu que nous étions vers la fin des années soixante-dix, on peut dire que je suis devenu anarchiste après quarante ans ! Même si j'avais commencé à pren-

dre contact avec des libertaires aux États-Unis vers 1973-1974 pour ma thèse et que depuis que nous sommes venus à Montpellier nous avons commencé à rencontrer des gens « adorables », en particulier un couple dont la porte nous était toujours ouverte et chez qui nous pouvions arriver quand nous voulions, manger avec eux, etc.

Mais, à ce moment-là, ce ne sont pas des contacts militants. Et enfin, il ne faut pas oublier que c'est dans ces années-là que j'ai rencontré aussi John Clark, et pas en Amérique mais à Montpellier où il est venu passer une année sabbatique. C'est Sam Dolgoff qui lui avait donné mon adresse et nous allons sympathiser... assez rapidement suite à des grosses discussions que nous avons eues dans lesquelles je prends quand même des positions anarchistes mais qui se situaient encore sur le plan de la réflexion et pas de l'action. C'est au cours d'une de nos discussions que John me dit : « Mais pourquoi n'organises-tu pas un colloque sur l'anarchisme aux États-Unis, dans ton université ? Moi je pourrais venir et on pourrait inviter d'autres professeurs ? » Voilà c'est comme ça que, en 1980, nous avons effectivement organisé ce fameux colloque à Montpellier...

Lequel représente aussi un peu l'acte de naissance de ton militantisme, pour le moins d'un militantisme culturel...

Certainement. En vérité je n'ai jamais été un militant et, d'ailleurs, je ne me considère pas comme militant. Je défends mes idées et je cherche à les diffuser, mais sans faire de la propagande, ce n'est pas ce que je cherche à faire.

Depuis 1980, déjà plus de vingt ans se sont écoulés, on ne va peut-être pas s'arrêter sur ta carrière à l'Université...

Oui, car c'est sans intérêt !

Mais elle t'a quand même permis de vivre, de côtoyer des gens, faire un colloque, faire traduire des articles à des étudiants, cela t'a probablement servi personnellement ? Cependant, voyons un petit peu plutôt comment les choses vont s'enchaîner du point de vue de tes idées et activités anarchistes de 1980 à aujourd'hui...

Effectivement, après la tenue de ce colloque les choses s'enchaînent un peu plus vite. Avant le colloque, un ancien groupe existait à Montpellier et, après, on a commencé à organiser des réunions dans le but d'en lancer un nouveau. Il y avait eu bien des discussions et bien des arguties sur la constitution de ce groupe qui devait s'appeler le Dédale (dont ils ne sont jamais sortis, je crois) et qui n'a jamais eu de suite... Par contre, après le colloque que j'ai organisé, non

seulement les copains que je fréquentais ont eu envie de faire d'autres choses mais il y a aussi eu un petit éveil anarchiste dans la ville, dans la mesure où une centaine de personnes ont assisté aux conférences. Defait, c'est après ce colloque que nous avons décidé d'organiser les *Journées libertaires de Montpellier*.

Entre temps, j'avais commencé à travailler un petit peu avec Mercier Vega et puis, je ne sais pas comment, mais je suis allé aussi à une réunion à Milan, où j'ai dû profondément choquer l'assistance par mes réactions. Je me souviens qu'à un moment donné, j'avais dit que j'étais quand même étonné de voir qu'il n'y avait que les hommes qui parlaient et pas les femmes. Alors il y a eu Rossella [Di Leo] qui a répondu qu'elle préférait s'occuper des bouquins et puis Marianne Enckell qui s'est exclamée : « Mais moi je parle ! » Alors je suis intervenu à nouveau et j'ai dit : « Oui, mais toi tu es une institution. » Ce qui évidemment lui a profondément déplu. Elle n'a pas compris que je ne voulais pas dire qu'elle n'était pas une femme, bien entendu, mais qu'elle était habituée à représenter le CIRA, à prendre la parole pour représenter cette institution.

Ce problème est maintenant résolu, mais ça a dû « travailler » dans la tête des gens pendant des décennies...

Dès 1980, tu participes à plusieurs types d'activités libertaires, lesquelles t'ont le plus intéressé ?

Par exemple celles de l'*Athénée libertaire*. Nous étions un petit groupe qui se réunissait une fois par mois, pour discuter d'un thème donné. Cependant, lorsque j'étais encore en activité, je voyageais beaucoup et j'ai souvent passé tout un semestre, quelques fois plus, aux États-Unis où j'enseignais. Disons que j'ai davantage été un compagnon de route qu'un militant de chaque instant...

Par contre, non seulement tu as fait l'Histoire de l'anarchisme aux États-Unis mais tu t'es intéressé aussi à ce qui se passe aujourd'hui dans ce mouvement et à ses idées. Peut-on dire qu'aux États-Unis, il existe un anarchisme classique et un anarchisme contemporain ? Et si oui, quelles sont les différences ?

Oui, mais je pense quand même que l'anarchisme classique représente plutôt des vestiges présents chez quelques individus et peut être quelques mini-groupes, mais il y a une différence très nette entre eux. L'anarchisme classique est enraciné dans le passé, c'est-à-dire qu'il se sert de modèles qu'il emprunte aux biographies, donc de modèles historiques du passé pour appréhender les problèmes contemporains. C'est-à-dire que, par exemple, s'il se pose le problème d'une alliance avec un groupe trotskiste ou autre chose, on parle immédiatement de Makhno ou de l'Espagne. On voit bien dans ce cas qu'il y a une volonté de

préserver toute cette histoire et ce passé par la publication régulière de textes sur ces événements. Quant à l'anarchisme contemporain, il est avant tout une affaire d'émotion et de sensibilité plus qu'une affaire intellectuelle, même s'il se trouve encore des gens qui découvrent, lisent et approfondissent la pensée d'un Bakounine ou d'un Kropotkine. Je pense par exemple que Kropotkine a quand même eu une influence considérable aux États-Unis, dans les milieux les plus variés : chez les géographes mais surtout dans les sciences de la biologie, cela à cause de son anti-darwinisme.

Mais bon, disons que l'anarchisme contemporain, pour moi, représente essentiellement des gens qui ont d'autres axes, d'autres objectifs que l'anarchisme dans leur vie quotidienne.

Ça peut être l'écologie ou le fait d'être végétarien, d'être zen, ou encore la lutte contre la mondialisation capitaliste, etc. Des attitudes et des activités soutenues toujours par une réflexion et des méthodes libertaires qui éventuellement peuvent aller jusqu'à prendre en compte la lecture de textes libertaires. Cependant, il me semble que le phénomène lié au crépuscule de la gauche aux États-Unis est en train d'arriver aussi France. La gauche est en train de mourir, ce qui lui a pris un demi-siècle, et dans ce phénomène de décomposition, dans cet humus, dans ce terreau, on assiste aux poussées les plus hétéroclites, les plus diverses, les plus variées possibles. C'est ce qui se passe aux États-Unis depuis une vingtaine d'années. Et puis il faut savoir qu'un communiste américain n'a rien à voir avec un communiste français, ce ne sont pas du tout les mêmes traditions. Un socialiste américain par exemple, ou même quelqu'un qui vote régulièrement aux divers types d'élections qu'elles soient politiques ou administratives, peut très bien se considérer en même temps comme anarchiste pour des raisons diverses et variées. En effet, pour cette personne le vote n'est pas considéré comme un acte de foi ou un dogme, ceci n'a aucune importance, il n'y a pas de sacralisation du vote. On participe à une élection parce qu'il y a aussi des problèmes de démocratie locale qui se posent et on peut essayer de les résoudre par le vote. Cette problématique est différente en France où tout est centralisé et elle est transversale aux courants les plus divers et ne concerne pas seulement les militants libertaires.

Cela n'empêche pas ces personnes d'adopter par ailleurs une problématique libertaire, dans la mesure où dans cette attitude, on peut à la fois observer une volonté d'entraide et le refus de tout système hiérarchique et de toute délégation du pouvoir.

Et ceci n'est-il pas lié à l'anarchisme politique ?

Non. J'ai observé une autre chose également importante aux États-Unis, qui n'a d'ailleurs pas tellement été étudiée ou très partiellement. Dans ce pays, il existe une sorte d'engagement « sans qualification », c'est-à-dire que des gens, parfois se « sentent » dans le mouvement, et parfois pas. Lorsque j'étudiais l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis, quelque chose m'a beaucoup frappé. Je me suis intéressé aux gens qui avaient participé à l'Association internationale des travailleurs et je ne sais plus si c'était ceux de Chicago ou de Madison (Wisconsin), mais je me suis posé la question suivante : lorsque cette association s'est dissoute, que sont devenues ces personnes ? En faisant des recherches sur chacun de ces militants, je me suis rendu compte que par la suite ils étaient toujours aussi engagés qu'auparavant mais dans d'autres activités, et qu'ils étaient donc toujours dans le mouvement. Les uns avaient rejoint *Les Chevaliers du travail*, d'autres s'étaient lancés dans le fouriérisme ou encore dans la vie communautaire. Autrement dit, les Américains ne sont pas des gens attachés à une institution qu'ils cherchent à préserver à tout prix et l'anarchisme ne déroge pas à la règle.

Les Américains sont dans le combat et ils passent d'une lutte à une autre en fonction de l'évolution de la société et pas forcément en raison d'attitudes idéologiques.

Ce qui pourrait être aussi un peu la différence entre l'anarchisme américain et l'europpéen.

Oui. Parce que l'anarchiste européen est *d'abord* anarchiste : il est dans une institution et, à partir de là, à chaque fois qu'il y a une lutte, il se pose la question de savoir s'il faut y aller, comment et pourquoi ? Ce qui fait qu'il participe à cette lutte *parce qu'il* est anarchiste et non pas parce que cette lutte s'impose.

C'est, disons, une des différences majeures entre l'anarchisme classique américain et l'anarchisme européen. Quant à savoir si un anarchisme contemporain existe en Europe, je ne sais pas si on peut vraiment le dire. Depuis quelques années en France, on sent un intérêt pour les idées et pour le mouvement libertaire... C'est probablement plus une curiosité, un petit zéphyr, mais on ne peut pas dire qu'on ait le vent en poupe, ce petit vent libertaire attire quand même un certain nombre de gens à regarder vers l'anarchisme. D'autant plus que dans les universités, l'emprise marxiste est en train de se dissoudre et même de disparaître, que les groupes qui s'intéressaient à l'histoire du mouvement

social sont en train de prendre la retraite et sont remplacés par des économistes. Ceci fait que les gens n'ont plus en face d'eux que le libéralisme, c'est-à-dire le capitalisme et il n'y a pas grand-chose d'autre... Il y a eu pendant quelque temps l'écologie, mais elle s'est électoralisée, rejoignant ainsi le bercail des grands discours et, du coup, elle s'est relativement écartée de l'image d'alternative sociale et politique qu'elle avait su exprimer jusqu'alors...

Nous connaissons l'anarchisme européen, y compris par le biais de ces groupes/institutions historiques, CNT, FAI et autres organisations plus récentes... Mais nous connaissons moins le mouvement anarchiste américain. D'ailleurs existe-t-il ?

Oui mais je dirai plutôt qu'il existe des mouvements anarchistes constitués par des réseaux d'affinité intellectuelle et/ou personnelle. Par exemple, il existe à Seattle un groupe anarchiste qui a probablement été influencé par Zerzan et qui fut le déclencheur des choses que l'on sait. Il y a aussi à New York un mouvement anarchiste mais disons que, comme les autres groupes anarchistes, il est relativement réduit ; par contre, il y a une énorme auréole de sympathisants.

En Europe en revanche, il y a malgré tout des groupes plus permanents qu'aux États-Unis. Là-bas, chaque fois que tu vas dans une ville, que tu rencontres une librairie ou un groupe anarchistes, et que tu leur demandes depuis quand ils existent, ils répondent : « On vient juste de commencer... ». Ceci étant peut-être dû à la mobilité plus importante dans ce vaste pays...

Il y a quand même des institutions, par exemple des revues comme Fifth Estate, qui est publiée depuis plus de vingt ans...

Oui, mais je crois que toute l'équipe de *Fifth Estate* a totalement changé, ce n'est plus la même.

Ou Social anarchism...

Oui, c'est vrai que *Social anarchism* est organisé autour de quelques personnes qui sont là depuis longtemps.

Donc il y a quand même aussi des structures qui se maintiennent ?

Effectivement, mais pour un pays de deux cent cinquante millions d'habitants, combien pouvons-nous en citer ? Je pense qu'il doit y en avoir aussi à Chicago et peut-être à San Francisco, et peut-être encore dans une ou deux autres villes, mais enfin, par rapport au pays c'est minuscule et ridicule ! On ne peut pas le comparer à ce qu'il y a, proportionnellement, en France.

Pour résumer, on peut dire qu'entre les anarchistes européens et les anarchistes américains que tu connais, il y a cette mobilité et cette absence d'attachement et de positionnement idéologiques...

Positionnement idéologique qui exprime une position dogmatique. J'ajouterais quand même que les Américains ont beaucoup plus l'habitude de prendre des décisions en commun. Je pense qu'il existe des habitudes de décision collective beaucoup plus ancrées chez les Américains que chez les Européens, probablement à cause de ce sentiment communautaire que l'on retrouve aux États-Unis et pas en France par exemple. Contrairement à l'image que les Français ont des Américains lorsqu'ils disent que ce sont des individualistes, j'ai remarqué que ce sont des gens extrêmement communautaires, même les New-yorkais.

Je me rappelle de cette époque où nous habitions dans une sorte d'hôtel à New York où on louait des chambres au mois. C'était un gratte-ciel mais les gens avaient organisé une association d'habitants grâce à laquelle ils avaient créé un groupe de théâtre et monté une comédie musicale. Un jour, toujours à New York, j'ai vu une vieille dame tomber dans la rue et quinze personnes se précipiter pour l'aider, le commerçant a téléphoné immédiatement pour demander des secours, etc. Alors qu'à Montpellier...

Je pense avoir compris un petit peu la différence que tu vois entre les anarchistes contemporains américains et européens. Il est fort probable que cette différence vient de l'imaginaire américain et de ses liens avec les idéologies. Mais il me semble que l'anarchisme contemporain européen, dans ses diverses situations et manifestations, représente lui aussi davantage une sensibilité qu'il n'est la résultante d'une structure forte, même s'il en existe diverses plus ou moins importantes pour le moins en Italie, en France et en Espagne...

Mais cette sensibilité libertaire diffuse qui se conjugue avec ce que j'appelle « anarchisme contemporain » a des racines qui remontent à une période « récente », c'est-à-dire à Mai 68 et ses suites. Par contre, à partir de ton analyse, on peut penser qu'en Amérique cette « sensibilité libertaire » est congénitale ou, si tu préfères, propre à l'imaginaire de ce peuple. Dès lors, on peut probablement avancer l'hypothèse que c'est la raison pour laquelle on constate que les seuls penseurs actuels de l'anarchisme, proviennent des États-Unis.

Moi je suis très frappé en tout cas du jacobinisme en France, qui fait que chaque fois que se pose un problème social, on demande la bénédiction de l'État, ou on le remet en cause, mais il est la cible perpétuelle un peu comme des enfants qui vont pleurer chez papa. Aux États-Unis, ce n'est pas du tout le cas. Les États-Unis fonctionnent sur la base de structures beaucoup plus

décentralisées. Un New-yorkais se pense d'abord comme New-yorkais avant de se penser comme Américain. En fait, il ne se découvre américain que lorsqu'il quitte les États-Unis, c'est-à-dire lorsqu'on lui dit qu'il est Américain. Mais, à ce moment-là, il ouvre les yeux tout ronds parce qu'il se pensait d'abord texan ou new-yorkais. Je me souviens qu'une fois, au Texas, un collègue s'est exclamé lors d'une discussion : « Oui, ici je suis un exilé comme toi ! » Tout étonné, je lui demande pourquoi. Alors il me répond tout simplement ainsi : « Mais parce que je suis de New York ! » Pour chaque Américain, il y a donc effectivement un lien avec des lieux précis, malgré la possibilité qu'ont beaucoup de personnes de voyager. Je crois que, dans l'esprit des Américains, il existe à la base une idée de démocratie, c'est-à-dire qu'il faut se prendre en charge collectivement.

C'est pour ça qu'un Américain, face à un problème social, ne se demande pas toujours : « Mais que fait l'État ? »

Il faut prendre en compte ceci et, je le répète, également le fait qu'il existe des mouvements communautaires très importants aux États-Unis. Pourquoi crois-tu que les gens vont à l'église par exemple ? Eh bien, les gens n'y vont pas pour prier mais parce qu'ils ont besoin de discuter des derniers trucs syndicaux ou de l'aménagement de telle ou telle rue... Et donc, on va à l'église pour rencontrer les gens du quartier et discuter de tous ces problèmes communs à l'ensemble de ses habitants. Ce n'est pas du tout la même chose en France, où la religion ne joue pas le même rôle de toute façon.

En Amérique il y a une espèce de médiation dans les questions « communautaires » d'une partie des églises qui est très, très importante. Je me rappelle, par exemple, quand j'étais dans une petite ville de l'Iowa, pendant quelques mois mon voisin passait tout son temps dans son église, dans laquelle se tenaient au moins trois ou quatre réunions par semaine, parce qu'ils'occupaient en particulier d'enfants handicapés mais aussi d'autres problèmes du quartier... Il lançait continuellement des initiatives, par exemple en faveur du Tiers-monde, ou pour ceci ou pour cela. C'est à partir de ces constats personnels et de l'étude de la société américaine que je crois pouvoir affirmer que les activités communautaires sont tout à fait dans les habitudes américaines, alors qu'elles ne le sont pas du tout en France.

Prenons encore l'exemple des bibliothèques municipales – je ne parle pas des grandes villes comme celle de New York où d'ailleurs la bibliothèque n'est pas municipale mais privée : pour développer ses structures, il y aura toujours des

volontaires pour organiser une fête. Et puis, il y a aussi des fêtes de quartier et pas seulement dans les petites villes.

Enfin, lié à ce sentiment communautaire, il y a une autre chose qui m'a toujours frappé chez les Américains : ils trouvent que les Français sont très impolis parce que, quand ils parlent, ils interrompent toujours le ou les interlocuteurs. Ils pensent que le Français n'écoute pas alors qu'un Américain est capable d'écouter, il sait écouter, il a appris à écouter...

Donc tu reviens un peu sur le communautarisme, mais moi je voulais qu'on...

Non, mais c'est aussi la question de décider ensemble. En Amérique, il n'y a pas cette espèce de jeu de pouvoir – ça arrive aussi, bien entendu, il ne s'agit pas d'idéaliser non plus ce pays et ses habitants –, mais il n'y a pas ces espèces de jeux de pouvoir comme on les voit dans les groupuscules en France ou dans les assemblées générales, quand il y a des grèves, où les gens s'affrontent uniquement pour le plaisir de s'affronter.

J'ai bien compris cette différence mais je voulais connaître ton opinion sur un autre point. J'ai cru comprendre, dans ton propos, que les Américains sont attachés, plus qu'à un point de vue historique, à la contemporanéité, ce que l'on peut simplifier en disant que c'est un engagement social qui tient compte de la situation ici et maintenant⁴. Mais c'est une idée que l'on retrouve aussi au sein des mouvements alternatifs, un peu partout dans le monde. Ce que je remarque, et c'est sur cette question que j'aimerais avoir ton opinion, c'est qu'à partir de cette même idée, le terroir sur lequel se fonde l'imaginaire américain a été, peut-être, plus propice au développement des idées en général, et donc aussi aux penseurs libertaires. C'est ce qu'on a pu observer depuis au moins le début des années soixante.

Mais je peux te poser la question autrement : a-t-on vu ces dernières décennies l'éclosion de penseurs libertaires dans le monde ? Si oui, qui et combien sont-ils ?

Alors ça c'est une autre question tout à fait différente ! Je pense qu'il n'y a pas vingt penseurs libertaires dans le monde. Je dis vingt, mais disons cinquante, allez soyons généreux ! Mais en fait je ne pense pas. Enfin peut-être qu'en Chine, au Japon et dans d'autres pays dont nous ne connaissons pas la langue il y en a. Je pense pourtant que, d'une manière générale, ce n'est pas le cas. J'ai eu de grosses discussions d'ailleurs là-dessus quand j'ai écrit cet article paru dans le *Monde libertaire* mais qui était destiné avant tout au périodique anglais *Anarchist*

4. Cf. l'entretien avec John Clark.

studies. Je le répète ici, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'intellectuels qui soient aussi des théoriciens anarchistes. Même s'il y a un nombre relativement intéressant d'intellectuels qui sont anarchistes. Mais entre être anarchiste et être un théoricien anarchiste, il y a un pas énorme. D'ailleurs, tu as vu le nombre d'années qu'il m'a fallu pour y venir, en un sens ; et en un autre sens, comme je n'avais jamais quitté la théorie, ça ne pouvait être que ça.

Aux États-Unis, l'intellectuel est quelque'un de peu considéré, beaucoup moins considéré qu'en France même si cette idée bâtit considérablement de l'aile ici aussi ! On assiste à des démarches qui expriment clairement cette volonté de vouloir couper le pouvoir des intellectuels. Mais, indépendamment de ceci, il y a aussi le fait que les États-Unis comptent plus de deux cents millions d'habitants, alors qu'en France il n'y en a que soixante. Donc il y a quand même quatre fois plus de possibilités qu'un phénomène puisse se développer aux États-Unis par rapport à la France. D'autre part, si l'on compare le monde universitaire américain et celui du reste du monde, il faut bien se dire que, face aux Américains, nous occupons un peu la place des balayeurs de rues. Je veux dire par-là que nos universités en France sont inexistantes. Nous avons quelques très grands noms qui servent d'alibi mais il n'y a aucune comparaison possible avec les universités américaines, même s'il y a des universités américaines d'une médiocrité telle qu'on n'en trouverait jamais en France... et il y en a beaucoup ! En Amérique, il y a quand même un ensemble d'universités qui, considérées globalement, représente quelque chose d'extrêmement impressionnant. Et en plus, il y en a dont l'ouverture sur le reste de la société est introuvable en France. Par exemple, à l'université *privée* de Tulane, à La Nouvelle-Orléans, n'importe quelle personne du quartier peut entrer dans la bibliothèque sans carte ni rien, aller sur l'Internet, faire sa correspondance amoureuse si elle en a envie, et repartir, et personne ne lui demandera quoi que ce soit. Quelle est l'université française qui est ouverte à son quartier ?

Je pense qu'en Amérique il y a vraiment une ambiance, un milieu universitaire où l'on peut voir des choses absolument uniques, dans le domaine du théâtre par exemple, mais aussi d'autres types de spectacles. Et puis il y a des universités ultra-spécialisées comme celle où l'on forme des ténors, etc. Cette idée de spécialisation a entraîné certaines d'entre elles dans un fort développement au niveau informatique...

Toujours pour comparer la situation des universités américaines et françaises on peut rappeler aussi l'idée que là-bas, lorsque tu développes une belle théorie, la première question que l'on te pose est de savoir à quoi elle va servir,

c'est-à-dire comment on pourra la mettre en pratique. Si l'on ne voit pas cette possibilité, ta théorie est sans intérêt.

Jeme rappellerai toujours, quand j'avais exposé mes hypothèses, – enfin, ma thèse, mais comme j'étais modeste, je n'avais pas osé dire ma thèse, mais j'ai parlé de « mes hypothèses » –, à Amitai Etzioni, un des grands sociologues américains de la bureaucratie, il m'a dit : « C'est intéressant, ce que vous affirmez là, mais pour le confirmer il faut vérifier, il faut faire des enquêtes. » Le fait est que nous n'avons pas en France les moyens et, de toute façon, pas la tournure d'esprit pour faire des enquêtes. Il n'y a pas d'argent pour ça et donc on fait de la théorie. Mais les Américains, eux, dès qu'il y a une idée quelconque, c'est le *How to*, comment fait-on ? Et ils essayent de le mettre en pratique. Enfin, dans cette histoire, un autre élément est quand même extrêmement important, c'est-à-dire le fait que la musique et les fanzines ont joué un rôle capital, vis-à-vis de la sensibilisation de la jeunesse aussi bien pour la contestation, en général que pour l'anarchisme...

Tout ceci je le comprends fort bien, mais depuis tout à l'heure, j'essaie de te pousser à me donner des noms, à être plus explicite...

C'est difficile de répondre à cette question si, parlant des théoriciens anarchistes, on le voit sous l'angle d'un théoricien global de l'anarchisme... Mais si tu veux, et pour te donner une réponse plus précise, je peux te dire que les deux noms qui me viennent à l'esprit c'est, évidemment, d'un côté Bookchin et de l'autre côté Zerzan, avec peut-être aussi un peu *Fifth Estate*. Mais en fait, je pense qu'il faut poser le problème autrement, c'est-à-dire qui sont les gens qui, dans un domaine donné, dans leur spécialité, posent la question de l'anarchisme ? Par exemple, j'ai fait récemment un compte-rendu d'un bouquin de géographie pour *Réfractions*, dans lequel il y a un chapitre sur les anarchistes et la géographie. Voilà un intellectuel qui, par son travail de géographe, va permettre à ses étudiants de poser des questions sur l'anarchisme – ce livre en réalité c'est un manuel de géographie.

Outre ces deux noms cités, peut-être que l'on peut continuer à faire une liste de spécialistes qui abordent des questions anarchistes dans leurs respectifs domaines...

On peut ajouter John Clark.

Si on en ajoute encore un autre...

Il y avait Freddy Perlman qui est mort...

Si on en ajoute encore un autre ?

J'en vois plus ! Si, il y avait Dolgoff aussi !

Qui était plus peut-être...

Anarcho-syndicaliste !

Mais on vient de ne nommer que des Américains ?

Ah ! mais je croyais que la question était pour les Américains. Mais si tu me demandes d'élargir la question au monde entier, je peux dire qu'en Italie il y a quand même deux ou trois personnes qui font des choses intéressantes, comme Nico Berti. Je pense que lui, c'est quand même un important théoricien de l'anarchisme. En France, quelqu'un comme Colombo l'est aussi. Et je crois qu'on ne peut pas dire que Colombo soit un anarchiste classique. Je pense qu'il est classique dans son anarchisme, mais que c'est un anarchisme qui a une réflexion aussi pour notre temps.

Prenons Nico Berti, en quoi son travail est important ?

À vrai dire, je ne suis pas très emballé par Nico Berti, parce que je pense que sa philosophie de l'anarchisme est une philosophie posée sur des hauteurs stratosphériques... Par contre, au niveau de l'analyse de l'histoire anarchiste, il est intéressant. Depuis quelques années, il y a quand même une école qui travaille sur l'histoire de l'anarchisme en Italie, un groupe important. Est-ce qu'il y a de la théorie derrière ? Je ne sais pas. Ce que je peux affirmer c'est qu'actuellement il y a quand même beaucoup plus de recherches sur l'histoire de l'anarchisme en Italie, qu'en France. Ici, on continue d'étudier les attentats, un peu la Belle Époque... Pour en donner une image caricaturale, je dirais que l'on étudie surtout tout ce qui peut avoir un lien à la résistance armée... Mais qui par exemple se penche sur l'anarchisme en milieu rural ?

Certes, il y a eu Maitron en France... mais il est décédé depuis longtemps. Mais il est vrai aussi qu'il y a encore quelques excellents historiens français de l'anarchisme, par exemple Manfredonia et quelques autres... Franck Mintz aussi, qui s'est occupé de l'anarchisme espagnol. Mais ce sont des gens hors institution [universitaire]. Il n'y a pas une revue d'histoire anarchiste, comme il y en a une en Italie.

Cependant je pense qu'ici en France, « l'anarchisme de qualité » se trouve surtout dans un certain nombre de revues, comme par exemple celle publiée par Freddy Gomez à Paris [À Contretemps], ou encore à Lyon avec les cahiers de la librairie La Gryffe.

Naturellement je ne vais pas dire du mal des journaux auxquels je collabore [Réfractions par exemple]. Je crois qu'il y a comme ça dans chaque pays des revues. En Italie, il y a entre autre *Libertaria* ; aux États-Unis, *Fifth Estate*, *Social Anarchism*, etc. Et puis il y a des gens qui, effectivement, posent des questions intéressantes par-ci par-là. Par exemple, aux États-Unis, il y a des enseignants qui travaillent sur l'anarchisme en Chine. Ils ne sont que trois ou quatre, et peut-être n'est-ce pas suffisant, mais il doit y en avoir probablement qui travaillent sur l'anarchisme en Inde ou sur la philosophie anarchiste de quelques philosophes chinois...

Tes propos me semblent vouloir relativiser un peu le poids, ou l'importance, des anarchistes américains, que toi-même tu as cités, tels Bookchin (depuis les années soixante-dix), Clark (depuis les années quatre-vingt) ou Zerzan plus récemment. Or, je ne peux pas dire si oui ou non, d'un point de vue qualitatif, leurs idées ont eu un rôle primordial dans le mouvement anarchiste contemporain. Cela dit, leurs publications ont quand même un retentissement international, en particulier les livres de Bookchin qui sont publiés dans de nombreux pays, tout comme c'est le cas de Zerzan ces dernières années... tandis que, par exemple, l'œuvre de Nico Berti n'est pas connue en dehors de l'Italie, sauf par quelques spécialistes de la pensée anarchiste....

En fait, on n'a traduit que quelques articles de Berti, mais il n'a pas influencé ce qu'on appelle le mouvement, tandis que Bookchin avec l'écologie sociale, et Zerzan donc, ont tout de même eu une influence de ce point de vue sur le mouvement anti-globalisation...

Oui, mais ça c'est parce que l'Amérique occupe une position hégémonique et que l'on traduit plus facilement de l'anglais au français, qu'on ne traduit par exemple du français à l'anglais.

Est-ce que c'est simplement pour ça, ou bien parce que, comme tu l'as dit, et du fait même de cette indépendance d'esprit, les Américains parviennent à « coller » davantage, pour le moins aujourd'hui, à la problématique du mouvement ? L'écologie sociale, ou Zerzan et son primitivisme et la critique radicale

de la technologie semblent coller, ou convenir, à une partie du mouvement anti-mondialisation...

Comment se fait-il que ces « penseurs » soient tous originaires des États-Unis ?

Tout à l'heure, tu disais que les Américains représentent plus de deux cent millions de personnes et la France une soixantaine. Mais si l'on fait un parallèle entre l'anarchisme américain et européen, nous sommes plus de trois cent millions dans ce Vieux continent et, en plus, nous avons l'Espagne, laquelle du point de vue de l'histoire a représenté « la terre de l'anarchisme »... Y a-t-il un penseur anarchiste en Espagne aujourd'hui ?

Je ne connais pas bien l'anarchisme espagnol mais j'imagine qu'ils doivent quand même avoir des revues intellectuelles de qualité, des revues théoriques, non ?

Bien sûr... Mais je me permets d'insister sur ce que je voudrais comprendre : comment se fait-il que Bookchin soit connu « dans le monde entier », que Zerzan ait autant d'écho dans la presse où il a été qualifié de « gourou des anarchistes » ? Nous connaissons Clark et Paul Avrich, l'historien des mouvements anarchistes qui a connu lui aussi un certain succès, et puis les Bob Black, les Hakim Bey... tous des Américains. Le cas de ce dernier est encore plus flagrant parce que ses théories sont celles de quelqu'un qui est en phase avec la réalité. Ce n'est probablement pas un théoricien de l'anarchie, mais c'est quand même un penseur libertaire, encore un américain, est en phase avec l'actualité. Comment se fait-il ?

Je peux d'abord l'expliquer par le fait que tout le monde a les yeux tournés vers les États-Unis, et ils ne les ont pas tournés vers l'Espagne, l'Italie ou vers la France. D'autre part, ce qu'il y a aussi c'est qu'aux États-Unis, cette espèce de terrain vague et qu'on appelle « mouvement » en général, en France ce n'est pas un terrain vague. En France, nous avons des poussées de fièvre : un moment donné c'est pour les rmistes, un autre pour les émigrés clandestins, etc. Je veux dire ce ne sont pas des objectifs généraux et larges que nous avons, mais des cibles très pointues. Sur ces cibles pointues, des militants vont écrire en prenant donc en compte la misère des émigrants, les problèmes des rmistes, mais ceci ne peut pas donner une pensée universelle, comme lorsque tu as dans ta réflexion aussi des questions qui concernent à la fois la musique, le théâtre, etc., c'est-à-dire tout ce milieu où tu vas rencontrer un tas de gens et observer un tas de choses. Quand je vais à New York et que je loge chez mon ami, son voisin est compositeur de musique qui va rencontrer quelqu'un qui fait des scénarios de film, qui va croiser une troisième personne qui est journaliste ou

qui écrit des romans... On peut donc se poser la question suivante : mais où sont donc et que peuvent faire les créatifs en France ? Ils passent leur temps à chercher de l'argent pour pouvoir éventuellement publier quelque chose ou se faire interpréter par un orchestre.

Tu penses donc qu'une des raisons de la présence de ces penseurs américains est liée au fait qu'aux États-Unis il y a plus de créativité...

Là-bas, il y a infiniment plus de créativité, c'est extrêmement créatif, il y a actuellement un bouillonnement intellectuel... Quand tu vas à New York (en comparaison Paris ressemble à un village !), dans cette ville il y a un bouillonnement phénoménal, très fécond et de toutes sortes de choses.

Qui est dû à quoi ?

C'est parce qu'il y a l'argent derrière et qu'il y a des débouchés pour un artiste, pour un musicien, pour un écrivain ou pour quelqu'un qui écrit des scénarios de films. Essaie, toi, d'écrire un scénario de cinéma, et tu verras combien de décennies il te faudra avant que cela devienne un film...

Donc la créativité américaine, et la créativité des intellectuels libertaires américains, est rendue possible grâce à l'argent.

Elle est due, au moins dans une certaine mesure, aux facilités qui sont offertes. C'est-à-dire que, par exemple, Zerzan a la possibilité d'avoir une émission de radio toutes les semaines, sur une radio communautaire. Est-ce que Nico Berti a la même possibilité en Italie ?

Oui, bien sûr, il y a des radios communautaires en France aussi.

Oui, mais par exemple, la radio sur laquelle intervient Zerzan, elle est sur l'Internet.

Oui, mais même nos radios militantes commencent à être présentes sur Internet, aussi bien en France qu'en Italie...

Quant à moi, et si l'on prend le cas de Nico Berti, j'arrive à comprendre sa problématique mais, apparemment, elle ne colle pas aux besoins, aux intérêts des anarchistes, à leur réalité quotidienne comme ça a été et c'est partiellement encore le cas des idées de Bookchin, de Zerzan ou de Hakim Bey. Ou ce que fait, simplement au niveau de la critique sociale, un certain Noam Chomsky... un autre « libertaire » américain.

On a quand même là toute une palette d'intellectuels, sinon de penseurs américains. Les autres, les Européens pour simplifier la comparaison, on les connaît à peine ou pas du tout. Ceci me pose un problème que je n'arrive pas à expliquer.

Je pense quand même qu'il y a énormément de barrière pour la traduction des gens d'une langue à une autre.

Ne penses-tu pas que cela est lié à l'intérêt pour la chose en soi ? Par exemple toi, personnellement, de qui te sens-tu le plus proche parmi les « penseurs libertaires » que l'on vient de citer ?

« Proche », c'est beaucoup dire ! Moi je les considère tous, à l'exception de Hakim Bey, comme intéressants. C'est-à-dire que je trouve que Zerzan est intéressant et mérite d'être pris en considération, John Clark, Bookchin... Puis, parmi les Américains, il y a encore Howard Elrich.

Qui est peu connu en fait, lui...

Oui, mais il fait des choses intéressantes et mériterait d'être connu davantage... Par exemple, ce qu'il a écrit à propos de la guerre d'Irak et du mouvement contre la guerre...

Par contre, je le répète, je ne me sens pas vraiment proche de telle ou telle personne dans le sens où je ne me sens pas « disciple », ce qui n'a pas forcément un sens péjoratif car être disciple n'est pas forcément être serviteur. Si tu veux, je ne me sens pas appartenir à la même école, d'autant plus que je pense qu'ils ont des problématiques extrêmement différentes les uns des autres. Or, toutes ces problématiques m'intéressent ou me semblent intéressantes et, en fait, ce que je voudrais c'est voir comment on pourrait les reprendre toutes ensemble dans une synthèse...

Sauf en ce qui concerne Hakim Bey...

À mon avis, Hakim Bey est plus un littéraire qui a su écrire et vulgariser des idées comme celles de Pearl Stephen Andrews qui, malheureusement, a été trop méprisé et trop négligé mais qui a été quelqu'un de très important dans l'histoire de l'anarchisme américain.

Andrews, c'est un anarchiste des années 1840-1880, disciple de Warren, qui a été influencé à la fois par Bakounine et Auguste Comte, par Fourier et Proudhon. Andrews a rédigé une partie des textes des idées de Warren. Il a créé la Communauté de *Modern times*, à Long Island et, à New York même, une maison coopérative assez extraordinaire, l'*Unitary Household*, sur laquelle il existe une

petite brochure très intéressante⁵. On peut dire qu'ils s'agissait d'un des premiers collectifs anarchistes où l'on acceptait aussi bien un homme qui s'habillait en femme, des divorcés ou encore un prêtre défroqué, c'est-à-dire que dans cette maison, on trouvait les gens les plus variés que tu puisses imaginer.

Cet Andrews a en partie repris les idées de Warren et il a essayé de concevoir une philosophie qui soit une synthèse des idées de Comte et de Bakounine. À son époque, on a toujours considéré qu'il était fumeux, parce que pour les journalistes américains, tout ce qui est abstrait est fumeux. On a alors essayé de le tourner en ridicule parce qu'il était fouriériste, partisan de l'amour libre, etc. Mais c'est vrai qu'il y a des côtés un peu bizarres dans sa pensée puisqu'il croyait, par exemple, aux tables tournantes et il interviewait les morts pour sa sociologie... Autant de choses qu'un certain nombre de Français ont d'ailleurs fait aussi, y compris des savants. Cependant, Andrews est quand même considéré aujourd'hui comme l'un des fondateurs de la sociologie aux États-Unis, d'autant plus qu'il a participé à la création de la première Société de sociologie... Son idée était que les sociologues ne devaient pas se contenter de décrire la société telle qu'elle est mais qu'il s'agissait de voir un peu ce qu'elle devrait ou pourrait être. Et puis, par rapport aux économistes, il pensait qu'ils décrivaient « un château par la cuisine et non pas en regardant le château ». Enfin c'était vraiment quelqu'un d'intéressant qui avait, entre autres choses, participé à la création d'une sorte d'Université populaire où l'on parlait des indiens et d'un tas d'autres choses au milieu du XIX^e siècle et qui aujourd'hui sont très à la mode...

Hakim Bey a donc repris quelques-unes des idées de Andrews. Ceci dit, l'idée des TAZ, les Zones autonomes temporaires, doit être de Hakim Bey, même s'il a dû s'inspirer de l'Internet ; c'est pourquoi on peut dire que son anarchisme est une sorte d'anarchisme d'Internet... Je dois dire par contre que son style est intéressant et je pense que c'est ce qui a accroché puisqu'il a trouvé un ton nouveau et original en assumant la posture d'un musulman lançant des djihads contre des choses invraisemblables... Mais sa métaphore s'est effilée, il ne se renouvelle plus et son discours tourne finalement un peu en rond. Ceci n'enlève rien à l'idée des TAZ, qui est de toute manière intéressante et importante puisqu'on y retrouve, sous une autre forme, les idées écloses dans les années soixante et soixante-dix autour de la *Revolution now* et *Paradise now*, n'attendons pas demain...

5. Luisa Cetti, *Un falansterio a New York : l'Unitary Household, 1858-1860, e il riformismo americano*, Palermo, Sellerio, 1992.

Si tu devais décrire les activités des anarchistes en ce début d'année 2003 en France, lesquelles citerais-tu ?

Je ne les connais pas bien. Par contre, je connais mieux les périodiques, dont certains sont de qualité : *Réfractions*, *À Contretemps*, *Alternative libertaire* mais pas toujours, *le Monde Libertaire* qui en fait commence à avoir des choses intéressantes, *la Gryffe*, etc. Mais je ne connais pas les revues de la CNT, parce que je ne reçois pas tout.

À côté de ces revues « spécifiquement » anarchistes, il y en a aussi d'autres qui parfois sont intéressantes comme *L'oiseau tempête* [d'inspiration surréaliste], ou encore comme celles liées plutôt aux marxistes indépendants, *Échanges et mouvements...*

On peut donc affirmer qu'il y a à ce niveau-là des choses intéressantes même si, trop souvent à mon goût, il y a quand même sinon la langue de bois, des litanies d'anathèmes, des rhétoriques creuses. En ce moment, je suis en train de lire un article très intéressant à propos de la guerre, paru dans *Temps critiques*, de quelqu'un que tu connais bien, Jacques Wajnsztein... Mais il y a tellement d'allusions à des choses que je ne connais pas ou qu'il ne précise pas que, finalement, ça ne facilite pas la lecture...

D'ailleurs, je me suis posé la question de savoir si je devais le mettre ou non sur le net. Finalement j'ai pensé que pour cela, il faudrait qu'il explique des notions du genre « guerre totale », « guerre révolutionnaire », parce qu'il fait tellement d'allusions à Rosa Luxembourg ou encore à Trotski que, si on ne connaît pas les idées et l'histoire de ces deux personnages, le texte devient hermétique. Je veux dire par-là que c'est le type d'articles écrits pour les initiés et pas pour un large public. Et pourtant, ils soulèvent parfois des questions intéressantes.

Il y a des choses qui se passent dans le mouvement anarchiste en France mais il me semble qu'il reste une problématique irrésolue. Par exemple, quand nous avons organisé les Journées libertaires de Montpellier, nous avons invité les éditeurs anarchistes. À ce moment-là, notre idée était d'amener les éditeurs à créer des échanges, à organiser un carrefour de rencontres, pour qu'ils puissent parler de leurs problèmes communs. Pour voir si, éventuellement, il y avait la possibilité de mettre en place des structures communes qui puissent les aider à mieux distribuer et diffuser leurs publications. Or, peu de maisons d'éditions ont répondu et encore moins sont venues. Cela montre, à mes yeux, qu'il n'y a aucune volonté commune de ces structures de sortir de leur apartheid. Je pense que c'est ça la grande faiblesse du mouvement anarchiste en France. Je crois qu'il existe les ressources et les compétences mais elles ne sont jamais bien utilisées pour mieux diffuser leurs idées et le plus largement possible. En fait,

j'ai l'impression qu'elles restent toujours dans des chapelles... D'ailleurs je ne vois aucune tentative pour essayer de construire une cathédrale, ceci signifie qu'on préfère rester dans une chapelle. J'ai souvent observé lors des salons du livre anarchistes qu'il y a différents types qui sont à leurs stands pour vendre leur marchandise : chacun demande aux visiteurs d'acheter son savon ou sa farine mais il n'y aura pas de discussion entre celui qui vend du savon et celui qui vend de la farine, pour voir si l'on ne peut pas faire quelque chose pour toute la maison.

Et la maison dont tu parles est un monde où il y a certes des problèmes, mais qui semblent apparemment simples à résoudre... Il suffirait que le marchand de farine et le marchand de savon s'unissent pour faire quelque chose pour la maison commune.

Quand par exemple nous nous trouvons confrontés à des problèmes dont on a l'impression qu'ils sont énormes. Un autre exemple : j'ai longtemps « transpiré » sur une question comme celle de la société de consommation. En effet, je suis d'un côté bien content de vivre dans un pays riche où je peux me payer un transistor, un ordinateur, etc. Mais je sais aussi que ce n'est pas le cas pour tous les Français. Or, remettre en cause cette société de consommation... Non, je ne peux pas ! À cause des conditionnements auxquels j'ai été soumis depuis longtemps. Même si, intellectuellement, je me dis que ce n'est pas bien, je sais que je suis un peu comme le fumeur de cigarettes qui ne veut pas arrêter de fumer tout en sachant que ça nuit gravement à la santé ! Même chose à propos des végétariens, j'ai horreur des légumes, il ne faut pas me demander d'être végétarien non plus.

D'autre part, je me rappelle des impressions que j'ai eues à New York à l'époque de ma thèse sur l'anarchisme. Je levais la tête et je voyais ces gratte-ciel qui étaient infiniment plus grands que je ne me les imaginai et je me demandais : « Comment les anarchistes peuvent-ils seulement rêver de les renverser ? » Or, je constate que nous l'avons rêvé mais Ben Laden l'a fait. Ce que je veux dire, c'est que nous avons l'impression de vivre dans un univers à la fois complexe, avec des problèmes de plus en plus graves, inquiétants et extrêmement sérieux, face auxquels nous sommes de plus en plus fragilisés. Je crois que tout ceci est vrai et nous ne pouvons pas le nier, sinon ce serait faire la politique de l'autruche. Mais, en fait, tout ça n'est vrai que tant qu'on joue tous le jeu de la société. Je sais que ce n'est pas très original ce que je dis, puisque c'est une phrase récurrente des années soixante. D'ailleurs, pour ne pas jouer le jeu de la société, des gens partaient aux Indes, dans les Ashrams, ou ont commencé à

vivres en marge en exerçant des petits travaux, ou en faisant de l'artisanat, etc. Enfin on avait l'impression qu'ils se nourrissaient d'amour et d'eau fraîche...

Moi je ne suis pas capable de faire ça, même si je me suis toujours dit qu'il faudrait que je le fasse. Je suis allé une fois dans une de ces communautés libertaires, où j'ai eu tellement froid – on était pourtant en plein été – que je me suis dit que jamais je ne pourrais aller vivre dans un endroit pareil. Ceci dit, je pense que nous devons essayer de regarder les choses par rapport à nos goûts personnels. En d'autres termes, je suis pour un anarchisme épicurien et non pas masochiste, c'est-à-dire un anarchisme basé sur notre propre recherche du plaisir et du bonheur.

Je pense que nous devrions nous demander quels sont nos goûts et nos envies fondamentaux et essayer de les vivre.

Je suis sûr que tu vas me demander quels sont donc mes goûts et envies fondamentaux, n'est-ce pas ? Par exemple, j'aime la musique ; mais je n'ai pas besoin pour ça de collectionner trois cents mille CD ! L'important pour moi est d'avoir à ma disposition la musique des auteurs et des compositeurs que j'aime, et pas ceux que je n'aime pas. La musique que j'aime est relativement limitée. Elle se limite à quelques siècles, très peu, et à quelques compositeurs de ces siècles-là, avec de temps en temps des poussées vers des choses différentes pour ne pas m'enfermer dans un truc monomaniac.

Sur mon balcon, j'aime voir des plantes, les sentir, contempler les jeux de la lumière du soleil couchant sur cette fleur. Tout ça, c'est très important pour moi. Lors d'un repas, si ce que je mange a du goût, l'important pour moi c'est cet instant où je goûte, etc. C'est pour ça qu'au lieu de faire des calculs sur ma retraite et à m'inquiéter des lois que va promulguer tel ou tel gouvernement par rapport à mes revenus, je vais essayer de vivre à fond l'instant présent. Certes, je pense à l'avenir, mais de toute façon ni le passé ni l'avenir ne nous appartiennent. Par conséquent je vis intensément chaque minute du présent, et c'est pour ça que je suis très jouissant.

En ce moment, j'ai une conversation et des échanges avec toi et j'y suis à fond. J'ai décroché le téléphone pour ne pas qu'il y ait autre chose, pour qu'il n'y ait que notre entretien qui compte... Et je m'éclate et voilà ! *[Rires]*. Et demain si je dois travailler, et bien j'essayerai de m'éclater en travaillant, en faisant aussi des choses qui seront intéressantes, parce que tu peux toujours trouver dans un travail un côté intéressant ou passionnant, ne serait-ce que le

contact avec tel ou telle collègue qui a une belle silhouette, et pleines de petites choses encore....

Finalement, tu sembles te retrouver dans cet « anarchisme hédoniste » que propose Michel Onfray dans ses textes ?

Comme je l'ai dit plus tôt, je ne connais pas les idées d'Onfray. Pour moi, il s'agit quand même d'un retour aux sources de moi-même, de m'interroger sur mes propres jouissances, qui au fond réclament fort peu d'argent. Ceci m'amène à travailler beaucoup moins pour des raisons financières et beaucoup plus pour les choses qui m'intéressent... Je pense aussi que ça veut dire également savoir trouver du plaisir dans des choses qui sont peu coûteuses. Pour moi, la vie intellectuelle c'est vraiment une aventure, c'est aussi passionnant qu'un match de foot. Je m'éclate dans cette activité et ça ne me coûte rien. Je n'ai pas besoin d'acheter des billets, même les bouquins je peux les emprunter, ou les trouver sur le Web, ils ne sont pas tous à trois cents cinquante sept euros ! Je me souviens par exemple que lorsque ma première femme avait le cancer, et qu'elle souffrait vachement, cela ne l'empêchait pas de passer des heures à s'éclater en lisant des bouquins passionnants. Grâce à ses lectures, tout en restant clouée sur son lit, elle voyageait dans des tas de pays et d'époques. Je crois que nous avons toutes ces possibilités-là, qui sont phénoménales mais que nous ne savons pas exploiter. Peut-être parce que nous sommes dans une société qui nous sollicite continuellement pour qu'on fasse ceci, qu'on achète cela. Je peux affirmer que pour moi tout ça, aujourd'hui, ça fait partie de la *rubbish*. C'est pour la poubelle...

Mais alors, y aurait-il des liens entre ce type d'anarchisme qui essaye de vivre l'instant, et l'anarchisme classique, ou l'anarchisme politique des nouveaux mouvements sociaux ?

Je pense que vis-à-vis de l'anarchisme politique, le lien est très clair et très net. C'est-à-dire qu'à partir du moment où tu as un rapport personnel avec le monde, ce n'est plus un rapport de domination.

Parce que tu veux aussi que l'autre s'exprime, tu veux recevoir de l'autre et non pas seulement lui donner.

Quand tu commandes à quelqu'un, tu ne lui donnes rien, tu l'emmerdes c'est tout ce que tu fais ! Et tu ne t'enrichis pas toi-même parce que tu vas te faire du mauvais sang, en te disant : « Merde, il ne va peut-être pas faire

ce que je veux ! » Alors que si tu as un rapport égalitaire, c'est tellement plus épanouissant. Et puis à ce moment-là, l'autre s'ouvre et tu découvres des tas de choses que tu n'aurais pas découvert chez lui ou chez elle, et réciproquement. Et puis tu vas peut-être toi aussi t'ouvrir à des choses auxquelles tu ne t'étais jamais été intéressé et l'autre va t'y aider. Tout ceci nous amène vers un ensemble d'aventures extraordinaires !

Mais c'est sous la forme individualo-collective, pas sous la forme des transformations sociales, de la Révolution ?

Nous en arrivons effectivement à cette question qui pour moi n'implique pas une révolution mais une mutation.

Je suis absolument hostile à l'idée de Révolution. Je pense que la révolution, pour 99 % des gens, consiste à prendre le pouvoir.

Dans ce cas, je ne vois pas très bien comment tu vas faire une révolution anarchiste, avec ces 99 % de gens qui vont essayer de prendre le pouvoir. Cela ne peut pas marcher, ce n'est pas possible. Pour dire les choses un peu brutalement, je me demande par exemple : « Lors d'une révolution, qui va s'emparer le premier de la presse quotidienne pour publier ses propres idées ? Si ce sont les anarchistes, ils vont essayer de faire participer les gens, mais si c'est quelqu'un d'autre, qui a des idées différentes, il va défendre ses propres idées... » Dans le cas d'une révolution, c'est comme ça que le problème se pose, c'est celui de la prise du pouvoir, et là tu n'en sors pas. Nous l'avons vu à la Libération : qui sont allés occuper les premiers les locaux des différents médias ? Et aujourd'hui, en plus, il y a la télévision...

Ce qui me semble beaucoup plus important, ce sont les ruptures qui se font entre tel et tel type de société. Périodiquement, nous assistons à des changements complets d'un type de société à un autre. Lors de ces changements tu as des sauts, qui ne sont pas qualitatifs, comme ceux qu'imaginait l'idéologie du progrès, mais justement tu as une rupture, une discontinuité entre tel et tel type de société. C'est ainsi que les sociétés évoluent en passant d'une discontinuité à une autre discontinuité. La question est donc de savoir ce qui crée ces discontinuités. Or, nous savons que cela n'est pas dû à un changement de gouvernement ou à la présence de tel mouvement, avec ses idées particulières. Ce qui crée la discontinuité, c'est plutôt le fait que, d'un coup, passent au premier rang des types d'éthiques, de festivités, de rites, de comportements qui auparavant n'existaient pas. Et inversement, ceux que jusqu'alors on croyait importants s'évanouissent

et perdent tout leur sens. Prenons un exemple : dans la société du Moyen Âge, le personnage le plus côté était le saint, tout le monde aspirait à devenir moine, religieux, ecclésiastique. Toute la hiérarchie sociale se mettait en place sous un angle religieux... Si maintenant l'on fait un grand saut en avant dans l'histoire et que nous prenons le cas de la société nazie ou celui de la société capitaliste, on constate qu'ici, pour avoir une bonne promotion, il faut être un rapace. Ce n'est plus le saint et le méditatif qui sont promus, mais le rapace. Autrement dit, tu as une discontinuité complète entre un type d'individu, de société, de modèle, et ses formes de temporalité. La société moyenâgeuse avait pour référence l'éternité, elle vivait dans les rites répétitifs. La société contemporaine a aussi des rites répétitifs, mais sa référence est le bilan économique de l'année.

C'est à partir de cette réflexion qu'à mon avis, ce qui est important ce n'est pas de faire une révolution mais de penser la mutation. Et c'est peut-être un peu là qu'on retrouve Proudhon puisqu'il pensait qu'il y a des types de structures sociales qui peuvent favoriser des sociétés plus anarchisantes que d'autres. Et la question qui se pose est donc de savoir quels sont les chemins qui nous conduisent vers l'anarchie. De mon côté, je pense qu'il faut étudier les types de comportements, de société, d'économie, de formes de vie, etc., que nous devons essayer de promouvoir par le biais de notre presse libertaire, mais aussi de la presse générale, pour s'efforcer de diffuser ces modèles économiques, politiques, etc., géographiques et *tutti quanti* qui vont faire basculer la société vers un autre type...

J'arrive facilement à suivre ce que tu viens de nous présenter jusqu'au moment où tu parles de ce chemin qui nous conduit vers l'anarchie, comme s'il y avait un objectif à atteindre, et qui serait donc... L'anarchie...

Oui, mais quand je parle du chemin vers l'anarchie, c'est le chemin de toutes les anarchies et non pas d'une seule. C'est-à-dire vers une pluralité de modèles, de conflits, de possibles et d'utopies susceptibles de coexister ou qui nous apprennent à coexister.

L'anarchie, à mon sens, n'est pas un modèle unique, ce n'est pas un préfabriqué.

Si tu veux, pour moi l'anarchie n'est pas un *modèle* de société, mais un *type* de société qui permet tous les modèles, du moment qu'ils sont libertaires. Il y a un point que j'ai toujours considéré comme l'élément le plus riche de l'idée anarchiste et de l'anarchisme. En fait, ils agissent fondamentalement d'une négation :

c'est-à-dire le refus de la domination. Je pense que sur cette négation, tu peux poser un nombre infini de philosophies à partir du moment où elles respectent cette négation. Tu peux être existentialiste, structuraliste, personnaliste, ou tu peux être des tas d'autres choses, mais l'important pour moi, c'est d'intégrer dans cette philosophie le refus de la domination. Ceci nous permet de concevoir des types d'économie et de relations sociales extrêmement variées.

Mais cela n'existe-t-il pas déjà, aujourd'hui, dans nos sociétés ?

Non, parce qu'aujourd'hui nous sommes pris dans un langage dominant et nous le conservons, même quand nous contestons. Par exemple, la protestation contre la guerre de l'Irak, elle a dit *Non à la guerre*, elle n'a pas dit *Non à l'invasion*. C'est-à-dire qu'elle a repris le langage dominant...

Il y a quand même eu des personnes qui ont dit « Non à l'invasion » !

Oui, mais en général ils ont plutôt dit « Non à la guerre », ils ont plutôt repris le discours dominant. Il y a eu très peu de slogans ou d'affiches qui ont utilisé ce « Non à l'invasion ». Dans les groupes les plus engagés, en général, ce n'est pas ce qu'on a entendu... C'est comme pour le grand discours sur l'humanitaire en Irak qui diverge de celui qui fait valoir que c'est aux casseurs [*le gouvernement américain*] de payer...

N'y a-t-il aujourd'hui dans nos sociétés des espaces de liberté, ou ce que tu appelles des utopies ouvertes permettant de penser y compris l'anarchisme ?

Non, je ne prétends pas qu'il n'y a pas d'espaces de libertés, mais je dis qu'ils sont extrêmement réduits et qui plus est surveillés. De plus, je pense que pour le moment, ce sont des espaces qui ne sont pas tolérés, mais dont on ne peut pas faire autre chose que de les tolérer. En même temps, si l'on pouvait on les ferait disparaître.

D'un autre côté, c'est vrai aussi que de toute façon, on n'a qu'à voir ce qui se passe dans n'importe quel groupe libertaire. On y retrouve très souvent les mêmes problématiques liées aux luttes pour le pouvoir ou encore à la domination, etc. C'est-à-dire les mêmes choses que l'on constate quotidiennement dans la société dominante.

Mais penses-tu qu'il existera un jour une société idyllique où, par exemple, il n'y aurait plus de luttes pour le pouvoir ? Est-il pensable d'atteindre ce que nous promettait l'anarchie classique, c'est-à-dire une société de libres et d'égaux, où tout irait bien...

Je n'ai pas dit qu'il n'y aurait pas de luttes. Au contraire, j'ai dit qu'il y en aurait beaucoup plus. La différence est que ce seront des luttes acceptées, alors que dans la société actuelle ce sont des luttes refusées, considérées comme des contestations inacceptables. Lorsqu'aura eu lieu cette métamorphose libertaire de nos sociétés, nous nous retrouverons en face de luttes où les gens se sentiront en position d'égalité.

Égalité par rapport à qui, à quoi, et qui définira les termes ?

Les structures sociales qui empêcheront l'inégalité dans les luttes. Un peu comme dans les tribus indiennes, où le chef était la personne la plus surveillée ! Je pense qu'il est possible de mettre en place des structures qui empêchent, dans une certaine mesure, que ne se reproduisent les inégalités. Et enfin, tout cela se mettra en place par le biais de nouvelles traditions, cultures, modes de vie, etc.

Ces structures seraient alors mises en place par les mouvements sociaux, mais as-tu une idée de la manière dont cela se passerait ?

Par exemple, en reprenant cette idée qui nous vient de l'anarchisme classique, qu'au niveau syndical il ne faut pas qu'il y ait de délégués salariés, que chaque délégué soit révocable, donc qu'il y ait un contrôle du groupe, que les gens s'investissent davantage, etc. Je pense qu'il y a énormément de choses comme ça qui peuvent nous servir et puis, de toute manière, il faudra songer à ce que les gens ne reçoivent pas une formation limitée, afin qu'ils soient extrêmement ouverts dans tous les domaines. Ce ne sont que quelques-uns des points très importants sur lesquels nous pourrions nous appuyer...

Des pratiques déjà mises en œuvre aujourd'hui dans les milieux libertaires et alternatifs...

Oui, sauf que dans la société actuelle, ces pratiques ne tiennent pas longtemps. Les communautés libertaires qui ont été créées par le passé ou celles qu'on a vu pousser plus récemment ont en commun qu'elles ne durent qu'un temps puis disparaissent, car les structures sociales actuelles finissent toujours par les éroder. Dans d'autres cas, comme dans celui des mutuelles, le mouvement mutuelliste a changé de nature et est devenu capitaliste. Autrement dit, nous vivons dans un type de structure sociale qui dévoie tout ça. Or, il s'agit d'avoir un type de structure sociale qui, au lieu de dévoyer ces tentatives de pratiques libertaires, devrait en faciliter l'épanouissement...

J'ai l'impression qu'on en revient un peu à l'utopie promise par l'anarchisme classique, lorsque celle-ci tendait à nous faire croire qu'il suffisait d'une sorte de volonté individuelle et collective pour vivre libres tous ensemble, et même dans une structure égalitaire... comme par enchantement ! Il me semble que l'on ne tient pas assez compte des tentatives qui ont été faites au sein même des structures libertaires de déléguer une certaine part de pouvoir... En fait, bien qu'elles aient réussi quelque temps, elles ont montré qu'il existe aussi et toujours énormément de contradictions, de problèmes qui tiennent à des aspects psychologiques, à la culture acquise, et effectivement aussi à la volonté individuelle... L'ensemble de ces facteurs crée du coup des clivages qui ne facilitent pas la mise en place de structures « idéelles »...

Je pense qu'il faut y réfléchir tout en essayant, justement, de comprendre quels seraient les types de structure à promouvoir pour sauvegarder ce qu'il y a d'égalitaire entre les individus et les collectifs...

Je crois quand même qu'il y a une racine dans nos sociétés, qui une fois éradiquée devrait nous permettre de renverser pas mal de choses : cette racine est représentée par le droit.

En effet, toutes les relations sont fondées sur le Droit, et celui-ci est lui-même fondé sur la violence. À l'origine du Droit, comme le dit Walter Benjamin, il y a toujours de la violence. S'il n'y avait plus de Droit, ça voudrait dire que, par exemple, les entreprises n'existeraient plus, il n'y aurait plus de personne morale, ça c'était dans le droit. L'héritage n'existerait plus, c'était dans le droit, etc. Étant donné que toute la charpente de notre société est fondée sur lui, je pense que c'est ce qu'il faut déraciner.

Cependant, je sais aussi que s'il n'y a plus de droit du jour au lendemain, le risque est de se retrouver comme en Irak après la « chute » de Saddam Hussein...

En « état d'anarchie »... disait la presse...

N'est-ce pas ? C'est-à-dire que les gens vont assiéger dans tous les châteaux, tous les musées, tout saccager et faire n'importe quoi.... Par contre, si tu te trouves dans la situation qu'a connu l'Espagne en 1936 où il existait une longue tradition de coopération entre les cultivateurs, entre les paysans, et où il y avait de grandes traditions de solidarité, etc., les choses se présentent autrement !

Je veux dire que si tu n'as pas le terreau pour qu'autre chose apparaisse, si tu arraches l'arbre c'est la catastrophe...

Oui mais, en même temps, lors de la révolution et de la guerre civile espagnoles, on a vu que les problèmes qui se posaient, malgré cette longue tradition culturelle que j'appelle imaginaire, malgré cette dynamique mise en place par un imaginaire révolutionnaire, ou si tu préfères un imaginaire de la transformation ou de la métamorphose sociale, celui-ci n'a pas toujours été efficace ! Des contradictions importantes se sont même manifestées au grand jour.

Mais parce qu'il y a eu les interventions étrangères.

Oui mais ça, personnellement, je trouve que c'est un peu « l'excuse »...

Non, quand même ! Si Franco n'avait pas eu un avion que les Anglais lui ont prêté, déjà il n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait.

*Mais je parle de contradictions internes aux collectivités, et le film *Tierra y libertad* [Land and Freedom] de Ken Loach le montre bien. Ce que je veux dire, c'est qu'au fond, bien que tu arrives à déraciner l'arbre (du droit), tu as toujours dans l'idée d'en planter un nouveau...*

Non. Je ne veux pas planter un nouvel arbre.

Mais les institutions que tu veux créer, c'est quoi ?

Moi je ne veux rien créer du tout, c'est aux gens de faire ce qu'ils auront envie de faire. S'ils ont besoin de créer des institutions, il y aura des institutions fort diverses les unes par rapport aux autres, mais qui seront en contradiction les unes avec les autres. Moi, la contradiction ne me gêne pas. Qu'un ménage se dispute ce n'est pas grave, ce qui est grave c'est quand c'est toujours l'un qui domine l'autre et qui finit par obliger l'autre à se taire. Mais qu'il y ait des conflits, tant mieux. Moi je suis un personnage archi-plein de contradictions. Je suis bourré de contradictions ! C'est ce qui fait que je pense, ce qui me stimule et constitue ma richesse. Je pense qu'une société pleine de contradictions, si celles-ci peuvent vraiment s'exercer à fond, est beaucoup plus riche qu'une société sans conflits. À condition que l'on ait une société pouvant les gérer. Si ce sont des conflits ingérables, là non, ça ne va plus. En fait, il faut chercher à mettre en place des structures qui permettent ces conflits.

Et donc, il faudra du temps...

Oui. Mais je n'ose pas me prononcer sur la question du temps, car je pense que c'est quelque chose d'extrêmement volatile. Je veux dire par-là que des

choses peuvent arriver à une vitesse fulgurante, ou au contraire avec une extrême lenteur. En ce moment, par exemple, où tout se passe au niveau des émotions, on ne nous donne plus d'informations, on fait de la gestion des émotions. Nous avons l'impression que les choses vont très vite et qu'elles changent très vite. Et c'est possible en effet, car il n'y a rien de tel que de secouer les émotions des gens, pour que tout à coup il y ait des barrières qui tombent ou des murs qui se dressent. Donc si tu veux, je crois que le temps n'est pas un enjeu. Je crois que c'est un faux problème.

Tu sais très bien en tant que sociologue qu'il y a des moments d'accélération du temps, et d'autres où tout fonctionne plus lentement. Je pense que là où il faut du temps, c'est lorsqu'on cherche à créer ces climats de solidarité, de convivialité, etc.

S'il faut du temps pour créer ces solidarités, comment seraient-elles maintenues en vie par de simples liens informels, ou par des institutions démocratiques ?

Des liens informels. Je veux dire ce n'est pas parce que tu auras un garde-chiourme dans un quartier, que ça va résoudre le problème. Si les gens ne comprennent pas qu'il est souhaitable de mettre en place une machine à laver pour les gens du même immeuble et d'autres choses comme ça, ce n'est pas parce que tu auras un délégué du comité ou du collectif pour s'occuper des enfants, que ça résoudra la question. Moi je pense que tout doit se faire par l'informel. Qu'après il y ait besoin, peut être, d'un peu de structure du point de vue institutionnel, c'est autre chose. Mais, au fond, je suis très anti-institutionnaliste.

Mais si ce sont des institutions informelles, est-ce qu'on est toujours en face « d'institutions » ?

Quand on parle d'institution informelle, c'est une contradiction, c'est-à-dire qu'on institue l'informel. Mais l'informel, c'est par définition un changement constant, mouvant. Toi, tu as l'habitude d'aller visiter quelqu'un pour l'aider... mais demain, toi-même tu peux tomber malade. La vie change, les gens changent, tu te maries, tu divorces, tu as des enfants, tu ne fais pas tout le temps les mêmes choses, tu ne peux pas faire tout le temps les mêmes choses ! L'informel, par définition, c'est la vie.

Donc l'anarchisme serait l'informel ?

C'est la vie.

C'est la vie... ou le chaos ?

C'est le chaos, c'est le chaos, c'est-à-dire comme toute la terre : Ni dieu, ni paramètres.

Pour terminer, j'ajouterais que je pense fondamentalement que si tu peux avoir des types de sociétés qui promeuvent les saints, si tu as des types de société qui promeuvent les gangsters, tu peux avoir aussi, peut être, un type de société qui promeut les gens conviviaux...

Mais pour moi cette société existe, ici et maintenant nous pouvons déjà faire des choses qui vont dans ce sens...

Certes, aujourd'hui tu peux obtenir de la convivialité, mais tu ne l'auras pas dans beaucoup de secteurs. Si tu as besoin de quelque chose, de le faire réparer, tu prends aujourd'hui ton téléphone et un « robot » te répond : « Si vous voulez ceci, appuyez sur le 1. Si vous voulez cela, appuyez sur le 2... », etc. Ça, ce n'est pas de la convivialité, et toutes les structures fonctionnent comme ça !

Mais mon problème c'est que je ne crois pas à une société où tout est convivial. Ceci me semble relever des utopies écrites classiques, on n'est plus dans le champ des utopies ouvertes...

C'est la convivialité que de rendre l'utopie ouverte. À partir du moment où tu crées l'institution, c'est de l'écrit...

De la même manière, on peut toujours décrire une utopie, mais justement on la « décrit », on la formalise intellectuellement. Alors que dans la réalité, dans la pratique quotidienne, ce paradigme paradisiaque n'existe pas. Et je pense qu'il n'existera jamais.

Je comprends... Ce que je peux dire, c'est que grâce à mes efforts et mes réflexions libertaires, mes relations interpersonnelles sont beaucoup plus riches aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a vingt ans. Et je ne crois pas que c'est uniquement à cause de l'âge. Je crois que c'est parce que je poursuis cette réflexion libertaire, sur ce qui gêne nos échanges interpersonnels.

En même temps, je pense que nous avons aujourd'hui un tas de structures qui nous empêchent de le faire autant que l'on veut, et cela déteint aussi sur nos rapports interpersonnels...

Mais je dirais qu'il y a aussi des organisations anarchistes qui, par leur fonctionnement, empêchent la convivialité.

Oui, bien entendu.

Donc on est pris dans une double contradiction. Que faut-il donc faire : déraciner les anarchistes ?

Non, il ne faut pas les déranger, laissons-les faire leurs trucs, puisque ça leur fait plaisir. Laissons-les avec leur joujou. Et puis continuons à faire ce que nous avons à faire. Il y a des tas d'endroits où nous pouvons aller, où nous pouvons et voulons agir. Laissons-les avec leurs sucettes...

Bibliographie

« Mes lectures étant en anglais principalement, je ne puis recommander une vingtaine de textes. Je me contente ici de proposer la lecture du volume 1 de *Vivre ma vie*, d'Emma Goldman, et celle de *La Culture libertaire* (Actes du Colloque de Grenoble). Je conseille fortement de lire et méditer le dernier chapitre de *L'Homme et la Terre* d'Élisée Reclus (que j'ai rendu disponible sur l'Internet). Parmi les grands classiques, je pense qu'il faut avoir le grain de folie de Fourier, et lire l'un de ses livres, au choix.

Je me permets aussi de recommander mon propre ouvrage, toute modestie mise à part, *L'Imaginaire dérobé*, parce que j'ai justement voulu inviter à réfléchir sur des thèmes aussi élémentaires que ceux de nos rapports au temps, à l'espace, à la ville, à l'économie, à nos droits et à nos croyances. En matière de fiction, je recommanderais *Les Dépossédés* d'Ursula LeGuin, bien que le livre me laisse aussi un peu sur ma faim. »